



HAL
open science

La créativité à l'épreuve de la clinique de l'inattendu

Claire Lagarde

► **To cite this version:**

Claire Lagarde. La créativité à l'épreuve de la clinique de l'inattendu. Philosophie. 2020. dumas-03109002

HAL Id: dumas-03109002

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03109002>

Submitted on 13 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Université Paris Gustave Eiffel

Master mention **Philosophie**

Parcours **éthique** médicale et hospitalière appliquée

La **créativité** à l'épreuve de la clinique de l'inattendu

De Mme **Claire LAGARDE**

sous la direction de

Mr Bertrand QUENTIN

soutenu devant

Mme Corine PELLUCHON et Mr Éric FIAT



Dessin de DESCLOZEAUX.

La créativité à l'épreuve de la clinique de l'inattendu

PRÉ-FACE	3
INTRODUCTION	4
CHAPITRE PREMIER : L'INATTENDU DANS LA CLINIQUE	6
L'inédit du confinement	8
<i>Le regard esquivé</i>	9
<i>L'écoute révisée</i>	10
L'analyse <u>dans</u> le (pré)transfert	11
<i>L'accueil de la demande</i>	12
<i>L'émergence du processus</i>	13
CHAPITRE II : LA CRÉATIVITÉ, CET ÉVÉNEMENT	22
Entre illusion et innovation	23
<i>Illustration dans le cadre</i>	25
<i>Mise à l'épreuve par le conseil</i>	27
Entre improvisation et réinvention	29
<i>Illustration dans l'interprétation</i>	32
<i>Mise à l'épreuve par la violence</i>	34
CHAPITRE III : LA CLINIQUE DE L'INATTENDU	38
L'actualisation en psychothérapie	39
<i>D'un lieu « entre deux »</i>	41
<i>À un espace « hors cadre »</i>	43
L'analyse <u>par</u> le contre-transfert	47
<i>Au sein du cabinet</i>	49
<i>Au-delà du déconfinement</i>	52
CONCLUSION	63
BIBLIOGRAPHIE	64
ANNEXES	65
REMERCIEMENTS	69

PRÉFACE

Le dessin sélectionné est extrait du livre *Une psychanalyse pourquoi ?!*, de Mr Roger Perron. La lecture de cet ouvrage durant mes années d'études de psychologie confirme ma sensibilité analytique. Entre pédagogie et technicité, ce professeur émérite à l'université Paris V offre une écriture limpide qui entre en résonance avec mes aspirations identitaires. Également membre titulaire de la Société Psychanalytique de Paris, il transmet l'expérience de l'analyse.

L'illustration associée à ce manuscrit inspire ce mouvement propre au questionnement, entre écrasement par l'affect oppressant (le ballon en mode lesté) puis allègement par le sens dévoilé (le ballon en version de baudruche).

La figuration du divan par la courbe du point d'interrogation m'indique la nature du dispositif proposé par l'analyste : le cadre en soi est une question. Il se trouve complété par le point que porte l'analysant dans ses bras, assurant ainsi la singularité du cadre par l'appropriation qu'il développe par et pour lui-même.

Je remercie l'auteur de ce dessin, Mr Jean-Pierre Desclozeaux d'en accepter l'utilisation pour ce mémoire. Notre entretien téléphonique engagé à ce sujet provoque une amusante rencontre. Créateur de la Société Productrice de l'Humour à Avignon, proche de Jean Vilar, ami de Philippe Noiret, complice de Chaval et Jean Bosc, intime de Ronald Searl et Cabu, cet artiste m'embarque dans une imprévisible conversation. Saisi par mon appel, curieux de mon sujet d'étude, mobilisé par le thème de la psychanalyse, Mr Jean-Pierre Desclozeaux aspire à recevoir un résumé de ma recherche afin d'en produire des dessins. Je lui adresse donc un courrier (annexe 1) accompagné de l'épigraphe (annexe 2) et du préambule (annexe 3) presentis, à l'époque, pour ce mémoire. C'est à partir de ces éléments que cet artiste élabore des dessins dans le projet d'illustrer mon propos. Cependant, à la date d'impression de mon dossier, les esquisses restent à préciser. J'inclue donc un document d'archive en fin de ce mémoire et intègre finalement les illustrations réceptionnées pour la date de soutenance.

Tandis que cette recherche interroge la possibilité de créer du lien par téléphone en vue d'instaurer un processus analytique, je vis ici l'illustration (au sens propre et figuré) de ce potentiel inscrit dans l'inattendu de la relation.

¹ . Perron, R., *Une psychanalyse pourquoi ?*, Paris, Dunod, 2000.



INTRODUCTION

Psychologue clinicienne, j'interroge l'exercice professionnel mené durant la période de confinement sanitaire du printemps deux mille vingt. Ma pratique réaménagée par téléphone dans ce contexte inédit génère une certaine intranquillité. Les éléments rédigés dans l'après-coup de cette phase portent en eux la trace de cet événement², l'indicible phénomène qui vous attrape sans être saisi, vous laissant richement ébahi. S'il n'est possible de prévoir l'inattendu, pouvons-nous singulièrement nous préparer à l'accueillir ?

La vignette clinique développée au fil de ce mémoire soulève une réflexion sur la subjectivité et interroge l'adaptation individuelle dans ces circonstances. Elle questionne l'impact de cet inattendu dans le processus analytique (chapitre I), génère un travail de création dans l'espace psychique (chapitre II) et produit un renversement de la perception de ce bouleversement (chapitre III).

Le déploiement d'une prudente créativité visant l'appropriation de cette situation provoque un travail d'ajustement de mes outils. Cet exercice assure le lien entre un phénomène social extérieur finalement traité avec une singulière capacité d'internalisation. D'abord bousculée dans ma technique, j'oscille entre l'illusion d'un cadre maintenu par l'écoute aveugle et l'innovation de cet agencement des soins. Mais, ainsi perturbée dans ma pratique, je varie aussi entre l'improvisation d'une interprétation de la parole et la réinvention de sa capacité actualisante, cherchant alors à grandir par cette expérience source de découverte d'un soi encore insoupçonné. Chacun de ces pôles porte en lui le risque de la consternation « comment penser ce que j'ignore encore ? » et la potentialité du bouleversement : « comment bien exercer dans cet inconnu ? ».

La question de la créativité assure une fonction pivot entre l'ignorance pratique initiale et l'ouverture clinique finale. Exercer par téléphone provoque une saturation du canal auditif mais assure cette bascule *du regard à l'écoute*. Par ce mouvement dans le cadre j'accueille l'inattendu dans cette nouvelle clinique. Cette exploration incite à la prudence.

² . Derrida, J., Soussana, G., Nouss, A., *Dire l'événement est-ce possible ?*, Paris, Harmattan, 2001, p.89.

Passer de la perception d'un phénomène psychique à sa compréhension m'apparaît plus laborieux dans ces conditions. Je redouble de vigilance renforçant mes repères habituels, étudiant *dans le transfert* les enjeux de la demande de thérapie, fixant mon attention sur les indices validant l'émergence du processus analytique. Cette expérience professionnelle m'amène à éprouver ce que Théodore Reik³ décrit du psychologue surpris au sujet du patient : « Ce qui importe ce n'est pas ce que dit cette voix mais ce qu'elle exprime quant à celui qui parle. » Comment s'approcher psychiquement d'un patient accompagné à distance et entendre ce qui se dit de lui dans le téléphone ?

Je déplace petit à petit ma concentration vers un *travail de créativité* duquel surgit l'acceptation de mon in-savoir. Ces circonstances m'installent dans un fonctionnement atmosphérique au sein duquel l'attention devient d'autant plus flottante que j'apprivoise ce cadre. Cet état permet d'abord d'entendre des choses dont la signification ne s'éclairera que plus tard. Je renonce à la reconnaissance immédiate des données psychiques récoltées et crée un espace de stockage de ces impressions afin que naissent, par la suite, des connaissances.

Durant cette période, je me promène entre le pouvoir de l'illusion et son aveuglement, craignant le trucage de ce dispositif mais espérant évoluer vers la consolidation du cadre. Je fluctue entre la force d'innovation et les enjeux de son tâtonnement, misant sur le renouvellement de l'accès à la psychothérapie au prix de l'errance transitoire dans l'installation du soin. J'oscille entre la fertilité de l'improvisation et son risque d'égarement, composant à partir de l'absence de repères pour ancrer simplement ce qui se pense. Je me balance entre la puissance de la réinvention et l'instabilité de son échafaudage, pariant sur la découverte dans l'après-coup de l'événement en m'installant dans l'observation. Les mouvements affectifs du sujet circulent dans un lieu *entre deux*, entre le cabinet et le téléphone, soit dans la vie quotidienne de l'enfant ; ils s'expriment dans un espace *hors cadre*, à travers l'oubli ; ils passent *par le contre-transfert*, m'agitant intimement en me plaçant en résonance avec les tensions vécues par le patient. D'étonnements en surprises, la clinique devient l'inattendu.

³ . Reik, T., *Le psychologue surpris*, Denoël, Paris, 2001, p. 54.



CHAPITRE PREMIER : L'INATTENDU DANS LA CLINIQUE

Ma recherche explore les effets de l'inattendu repéré dans une clinique surgissant en période de confinement. L'annonce de la quarantaine provoque l'impossibilité d'exercer mon métier dans l'espace usuel. Cet événement suscite la surprise, m'expose dans l'inanticipable et exige de réagir vite. La première adaptation face à cet isolement provoque la mise en latence des soins pour les enfants. Mais l'impression de choisir à leur place, la sensation de les priver d'en dire quelque chose et l'idée de n'offrir aucune option personnalisée m'amène à proposer individuellement les rendez-vous par téléphone.

Cette première partie décrit le tâtonnement technique émergeant de la phase préliminaire à la psychothérapie pratiquée au téléphone en temps de confinement. Ce bricolage s'organise au fil des entretiens et remet en cause le cadre analytique théoriquement considéré dans le dispositif du jeu avec l'enfant. La possibilité de rêverie me semble, dans un premier temps, arrêtée par le téléphone, ne parvenant à évoluer dans un espace où les mots circulent avec le corps du patient. Est-ce une question de repères à créer dans cette nouvelle modalité de rencontre ?

L'exploration de la façon de penser dans le concret du jeu est impossible et donc les projections qui accompagnent cette technique sont également empêchées. Or, l'enfant déploie dans son jeu, au grand jour, le spectacle de ce qui se déroule dans son monde intérieur. Il s'agit d'un théâtre dans lequel il est à la fois acteur et spectateur. Les interventions de l'analyste ne sont pas aisées à aménager car elles peuvent interrompre le scénario. Parfois, le patient souhaite que j'occupe une position de spectateur réceptif mais ayant une attitude de non-intervention vis-à-vis de ses créations. Cette situation est propre au jeu. C'est en pensant à ce que l'enfant joue sous mes yeux, avec son corps et ses jouets, que je joue véritablement avec lui. Ma rêverie se déploie librement et répond à sa propre rêverie. Ce que je formule alors pour l'enfant est le fruit de cette association entre ses moyens d'expression et ma capacité de me laisser habiter par eux.

Durant cet isolement, le téléphone devient l'objet assurant le lien, *ligamen*⁴, aux patients. Cet outil permet-il ainsi de rester attaché au cordon psychique ?

⁴ . Rey, A., *L'Origine et l'Histoire des mots racontées par Alain Rey : Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016, p. 1268.

Cet instrument assure-t-il la mise en relation, *relatum-referre*⁵ des éléments ainsi énoncés via cette « télécommunication » ? La technologie met à l'épreuve ce qui se raconte, éclairant la force des propos et précisant leur valeur d'interdépendance en dehors du contact physique. Ce rapport⁶, *re-appointare*, exclusivement langagier, cette action de ramener de l'information, implique les différents notions du préfixe *re-* : le fait d'apporter au lieu d'origine et d'apporter à son retour une chose. Il s'agit donc de « revenir avec » et aussi de conserver. Le commerce des mots parlés au téléphone conduit-il à la circulation des maux et à l'émergence de nouveaux sens au même titre qu'une écoute en cabinet ?

La prudence est de mise afin de ne pas basculer d'un temps de connaissance vers une démarche de compréhension. Il s'agit d'instaurer la rencontre, avec le patient et avec ce nouveau mode de communication. Et puis, comment construire cette exploration du monde intérieur de l'enfant sans le support que représente le jeu ? La conjoncture interroge le cadre de la psychanalyse d'enfant pour lequel l'accès à l'appareil psychique s'organise dans la privation des outils usuels. L'indisponible divan, *diwan* (douane) et son équivalent chez l'enfant (le jeu et le dessin) me prive de ce matériel investi comme une juridiction permettant le passage du dire. C'est au coeur de cette parole déclarative que le mot tente d'opérer la retrouvaille avec le Moi.

La modulation du cadre engendre son lot de doutes. La démarche invite la créativité, processus s'enracinant dans le latin *crescere*⁷ signifiant « croître ». Comment faire pousser et grandir ce moi tranquilisé chez le patient ? Surtout lorsque l'inattendu bouscule sans cesse la balbutiante naissance, que ce soit dans le cadre qui vacille ou dans la psyché qui résiste.

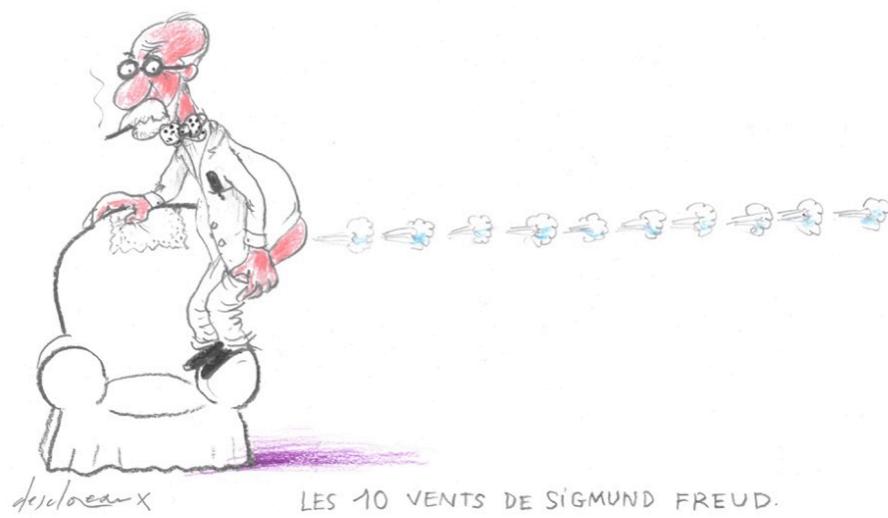
Cette clinique provoque l'étonnement et, à défaut d'examiner le malade à son chevet, elle exige de se pencher, *klinein*⁸, sur sa surprenante particularité à distance. L'épreuve de son ajustement produit sa solidité face à l'éprouvé.

⁵ . Rey, A., *l'Origine et l'Histoire des mots racontées par Alain Rey : Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016, p. 2002.

⁶ . Idem, p. 104.

⁷ . Idem, p. 594.

⁸ . Idem, p. 490.



L'inédit du confinement

L'instauration du confinement inscrit cette période dans le registre du traumatique. Face à la menace du coronavirus, l'attitude attendue pour s'en prémunir est de s'isoler socialement. Cette décision gouvernementale impose un remaniement des pratiques psychanalytiques en raison de cet empêchement de contact. Mais comment incarner un traitement exigeant la rencontre des êtres lorsqu'ils doivent se tenir à distance ? Est-il possible de mettre en commun, sur le territoire psychique, la présentation inconsciente du patient à lui-même par le préconscient de l'analyste ? Comment traduire cette intention de figurabilité lorsque le lieu depuis laquelle elle s'initie est interdit d'accès ?

Considérant l'éthique comme l'influence de l'*éthos*, les mœurs, sur l'*étho*, le caractère, et réciproquement, j'interroge le potentiel d'une psychothérapie établie par téléphone dont la manière de procéder vient bousculer le déroulement du travail. Effectivement, l'usage de cette technologie suppléant la présence au cabinet exige de se décoller du canal saturé de la voix pour continuer à entendre la parole.

Au risque d'engager une psychanalyse d'enfant durant le confinement, le maintien du lien dans un dispositif créé pour la circonstance représente un premier temps au sein duquel grandit la relation thérapeutique. De cet épisode surgira potentiellement l'analyse, cette dernière éclairant en retour les mouvements engagés durant ce stade exploratoire. Indépendamment du lieu, n'est-il pas avant tout question du moment de la psychothérapie ?

Initialement accueilli comme une entrave thérapeutique, cet imprévisible accompagnement à distance devient l'occasion de reconsidérer la démarche analytique. Investi comme un refuge au risque de devenir un carcan, le cadre ainsi révisé par cette expérience, reste le gardien de l'analyste, lui-même garant de celui-ci. Or, la mécanisation de ce rapport aux enjeux du dispositif risque d'asphyxier l'accueil du mouvement propre à l'imprévu. Ainsi, je module mon positionnement au fil de cette acclimatation, acceptant l'esquive du regard pour se recentrer sur la pleine écoute, celle qui porte le son du corps du patient qui parle et énonce sa présence même à distance.

Le regard esquivé

Mais l'écoute dorénavant mobilisée à l'aveugle induit un doute qualitatif, probablement lié à l'absence de l'ancrage du lien par le regard. Cette idée se double d'un sentiment d'intrusion. En effet, c'est le patient qui m'accueille depuis son domicile, cet univers intime d'où il construit un discours sur son intériorité. Certes, l'accès à la vie psychique, ce territoire du caché où le praticien s'aventure légitimement constitue fondamentalement cet intime.

Cependant, dans ce contexte sanitaire, il apparaît que le bornage dû au confinement se situe sur les confins de la liberté. Alain Rey⁹ définit du côté des limites du territoire cette expérience « d'un état intermédiaire qui participe surtout de l'idée d'enfermement » car elle s'avoisine du fait de forcer quelqu'un à rester dans un espace limité. Cette restriction oblige à être contigu à des frontières concrètes de territoire mais aussi à avoisiner des domaines abstraits internes. Le cabinet est un espace confiné, situé en périphérie de l'agitation du quotidien : il concerne le territoire de l'inconscient. Et le téléphone ? Cet outil devient un fil virtuel tenant lieu de communication fantomatique au sein de laquelle les corps ne se voient plus pour accompagner les mots exprimés. Ces éléments me ramènent alors à ce geste technique développé par Sigmund Freud¹⁰ affinant son dispositif pour passer du regard à l'écoute. « L'invention de la psychanalyse, bien que née de l'observation éminemment visuelle des symptômes, trouve sa spécificité et son efficacité à refuser l'image. Elle s'épanouit dans la seule écoute, dans les associations de mots, en l'absence de toute représentation visuelle. Le lisible contre le visible, le mot contre l'image, la parole contre l'idole. »

L'esquive du regard initialement entravante du fait de l'amputation de ce canal de communication non-verbal devient l'occasion de réviser la valeur de l'écoute pour en renforcer la capitale signification. À partir de cet assemblage entre la parole du patient et l'écoute de l'analyste, je recherche l'équilibre entre l'intime et le distant, la correspondance entre le dire et le silence, la distinction entre le dedans et le dehors, la frontière entre le réel et le fantasme.

⁹ . Rey, A., *l'Origine et l'Histoire des mots racontées par Alain Rey : Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016, p. 532-533.

¹⁰ . Clair, J., « Freud, l'idole et la parole », in *Du regard à l'écoute*, Gallimard, Collection livres d'art, 2018, p. 31.

L'écoute révisée

Le téléphone devient donc un « entre-deux » : entre l'ici et là-bas, ensemble et séparé, la parole du patient d'un côté et l'écoute de l'analyste de l'autre. Il s'agit avant tout de rester en lien oral et peut-être en relation par la pensée. Bien que privés de la sensorialité habituelle et du perceptif usuel, je parviens à m'inscrire dans le maintien de l'auditif. Je bénéficie d'une autre présence corporelle par l'intermédiaire du discours et ne suis pas dépossédé de l'organique par cette technologie. En me décollant du canal de la voix pour entendre la parole je renoue avec le cadre classique de la psychanalyse d'adulte ici explorée auprès d'un enfant. L'absence de matériel offrant la mise en jeu avec le patient impose de rester sur le dire du patient. C'est dans cette zone du langage que s'établit intensément le nouveau terrain de rencontre. Maintenir une possibilité de travail dans ces circonstances induit d'être convoqué sur le plan psychique là où la réalité est congédiée. L'écoute de signaux imperceptibles arrivant de manière brouillée induit un mouvement relationnel plus concentré. Créer le cadre revient à faire vivre le lien autrement en recherchant l'écoute des angoisses parlantes du sujet et en repérant les digues de l'espace psychique. Mais les silences et les pleurs provoquent des temps difficiles au téléphone, exerçant des effets sur l'analyste en écho à ceux éprouvés par le patient.

Dans ce contexte complexe et incertain, imprégné d'inédit et composé d'inattendu, il n'importe pas tant de prévoir le soin que de le rendre possible. Il s'agit de comprendre ce qui se joue dans le processus thérapeutique en intégrant l'absence de repères. Mais est-il prudent d'engager un soin psychique dans un cadre si flottant ? Ce qui est à l'œuvre durant cette phase de consultations téléphoniques s'apparente-t-il à du soutien ? Finalement, la voix de l'interrogation reste le support du travail clinique, le confinement la repose plus que jamais, comme la vignette clinique suivante. D'abord déconcertée par la spontanéité avec laquelle l'enfant se saisit d'un cadre dans lequel je tentons de m'ancrer, ma perplexité se déplace ensuite au niveau de l'authenticité des confidences qu'il y exprime. L'appropriation par Simon du dispositif me transforme, évoluant d'une mutation du cadre à la mutation par l'interprétation.

L'analyse dans le (pré)transfert

La rédaction de cette vignette s'organise autour des conditions à partir desquelles émerge le processus d'actualisation de soi au-delà du confinement. La matière psychique, véhiculée par la technique de l'interprétation, révèle sa forme au fil de l'analyse du transfert. C'est par ce mécanisme que s'actualisent les désirs inconscients, par l'instauration d'une relation entre l'analyste et l'analysant au sein de laquelle se joue la répétition de prototypes infantiles archaïques.

Or, le contact construit avec Simon est embryonnaire lorsque le confinement est déclaré. En effet, nous ne nous sommes rencontrés qu'une seule fois au cabinet. Le cycle d'entretiens préliminaires visant à cerner les enjeux de la demande de cet enfant est donc court-circuité par la crise sanitaire. Or, dès l'appel téléphonique, impulsé par la mère sur les conseils de la psychomotricienne, je note le besoin d'offrir un lieu neutre à ce garçon. La demande parentale s'organise autour d'un relais à mettre en place dans les soins de ce patient présenté comme étant porteur d'une dysorthographe, actuellement traitée par orthophonie, et associée à une suspicion de fonctionnement dit « à haut potentiel ». Ce contact soulève un ensemble de réflexions me conduisant à ressentir que Simon est amené comme « un cas » présentant des symptômes. Il m'appartiendrait de les effacer pour conclure les soins précédemment engagés et rentabiliser son fonctionnement scolaire.

Par ailleurs, l'explicitation du déroulement du premier entretien est l'occasion d'intégrer le père dans la démarche, en composant avec le système familial. Bien que divorcée, la mère consent à informer le géniteur mais avance déjà l'inertie avec laquelle il répondra à cette invitation, pariant sur son absence. De cet appel s'esquissent les premières images associées à une impression dont les traces mnésiques restent indélébiles. Or, il s'agit de vivre une rencontre¹¹ donc de « se trouver en présence de » Simon. Ce phénomène consiste à « trouver sur son chemin » donc à en laisser surgir la surprise. Il m'importe d'être le moins informée afin de « s'apercevoir fortuitement » d'où cet enfant me mobilise.

¹¹ . Rey, A., *l'Origine et l'Histoire des mots racontées par Alain Rey : Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016, p. 2013.

L'accueil de la demande

Le premier rendez-vous se déroule au sein du cabinet la semaine précédant le confinement et s'organise entre Simon, sa mère, moi-même et le père-absent. Les modalités d'accueil du patient sont discutées en salle d'attente car il est possible d'offrir une différenciation des temps de discussion : le duo mère-fils, Simon d'abord, son parent en premier ? Cet ajustement aux possibilités de l'enfant vise à établir un climat d'appivoisement dans lequel surgissent les enjeux de la séparation. La formule validée par Simon nous réunit tous les trois pendant toute la durée de la séance. Les éléments avancés par la mère détaillent l'accompagnement soutenu engagé pour la sœur aînée de Simon, collégienne bénéficiant d'un dispositif reconnu par la Maison Départementale des Personnes Handicapées. Les nombreux traitements orchestrés également autour de Simon me conduisent à proposer la formation d'une équipe pluridisciplinaire. Cette suggestion porte l'intention de capitaliser les investissements rééducatifs déjà mobilisés par l'enfant envers ces différents praticiens et vise à installer une continuité dans ce parcours de soins diffracté épuisant également la mère. L'idée provoque une intrusion dans l'esprit de Simon qui demande pour l'instant à rester dans un processus de découverte pour l'ici et maintenant. Ce positionnement est réitéré au sujet de la nécessité légale d'établir un contact avec son père. Il considère qu'il vaut mieux s'épargner une déception par le refus pressenti de cet homme que d'oser construire un lien avec celui auprès de qui il grandit la moitié des vacances scolaires et un week-end sur deux. À la fin de la consultation, je repère la nécessité de créer un espace exempt de toute rééducation structurelle et reste pensive quant aux enjeux animant la distance paternelle chez cet enfant. Je propose d'engager un cycle d'entretiens préliminaires afin de prendre le temps de cerner la demande de l'enfant en offrant un temps individuel à Simon. A l'issue de cette première phase, j'organiserai une synthèse afin de discuter, avec l'enfant et ses parents, de l'orientation de la psychothérapie. Je reste dans un sentiment d'inachevé, n'ayant ni interrogé le choix du prénom de cet enfant, dont l'étymologie grecque signifie « honneur » ni soutenu ma volonté de travailler en concertation avec les différents praticiens.

Entre cet entretien et la séance prévue une semaine plus tard le gouvernement français instaure le confinement au nom de la pandémie « covid-19 ». Bien qu'hésitante au regard du lien fraîchement établi avec Simon, et de la fragilité dans mes repères pour la pratique en télétravail, je partage avec la mère de ce patient la possibilité de poursuivre les entretiens par téléphone.

En effet, il me semble que cette période soulève un bouleversement du quotidien potentiellement angoissant et invite donc à préserver les espaces de soins tout en consolidant la dimension relationnelle. Du moins, celle du lien.

Pour autant, et compte tenu du stade préliminaire où je me situe dans la rencontre avec Simon, j'hésite entre m'en remettre à la capacité de latence de cet enfant ou à m'appuyer sur la qualité du premier contact créé avec lui. La maturation progressive du processus psychothérapeutique reste invisible en l'état du travail amorcé. Ici, les conditions de l'accompagnement demeurent en construction et la prise en compte dans le traitement des deux parents paraît incertaine. Aussi, le soutien qui émergera exige de prudentes modulations d'un transfert en gestation et une fine perception des résistances à venir.

D'ailleurs, transfert vient du verbe *transférer*, (*ferre* : porter) et se rapporte au fait d'être transporté en un autre lieu. Selon Alain Rey¹², c'est un déplacement d'un endroit à un autre. Il désigne également le rapport inconscient qui s'établit entre l'analysant et son analyste.

Dans la situation, je repère donc un double transfert. Le premier, physique, se situe dans le fait de passer du lieu du cabinet à l'espace du téléphone. Il s'agit donc de translater, ou traduire, ce matériel psychique afin qu'il puisse continuer de s'adresser. Le second, psychique, s'organise dans la parole que donne à écouter Simon durant les entretiens. Il s'agit de lui renvoyer ce qu'il m'amène à penser dans mon pré-conscient afin de lui témoigner de la transformation de nos liens intérieurs sous l'effet de sa parole inconsciente.

Mais ce processus est-il possible dans cette relation partagée « hors présence » ?

¹² . Rey, A., *l'Origine et l'Histoire des mots racontées par Alain Rey : Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016, p. 2489.

L'émergence du processus

La phase succédant la première et unique rencontre au cabinet vise à l'établissement du lien au fil des « entretiens » téléphoniques. Je qualifie ces échanges par ce terme qui se compose d' « entre » et « tenir ». Alain Rey¹³ précise que ce verbe, dans son premier emploi en 1155 *soi entretenir*, signifie « se soutenir mutuellement ». Puis, au XIV^e siècle il devient « tenir dans le même état », « faire durer », « maintenir », avant de prendre une acception différente au XV^e siècle: « fournir ce qui est nécessaire à la dépense de quelqu'un ». Plus tard, en 1835, il évolue dans le sens de « parler avec quelqu'un ».

Je nomme donc nos discussions téléphoniques par sa valeur de conservation et non de conversation. Il s'agit de continuer le travail de la rencontre et de supporter les effets de la distance en certifiant ma présence. Je tiens dans le même état l'intention qui m'anime concernant l'analyse des besoins psychiques de cet enfant en restant engagée dans ma disponibilité à son égard. De là à converser, *com-versari*¹⁴, « vivre avec », j'attends de m'associer psychiquement un peu plus par l'instauration des échanges.

La seconde séance se déroule donc au téléphone sans support visuel. La mère de Simon initie l'appel puis son fils s'approprie le dispositif pour dérouler sa parole. Il me raconte depuis sa maison une scène qu'il a dernièrement vécue à l'école. Il évoque son invention d'un jeu avec une balle dont il propose les règles aux copains qui refusent ensuite de jouer. Il critique l'esprit de ce groupe scolaire et s'estime victime de l'évitement manifesté à son égard par ses camarades.

Son propos m'évoque la superposition de ses espaces d'investissements intimes, cheminant depuis son domicile dans la sphère sociale, évoquant comment la transformation d'une règle le prive d'un partage relationnel. L'isolement surgit dans son quotidien actuellement soustrait de l'école et dans des amitiés altérées. Cette réflexion résonne très fortement avec l'éprouvé actuel du confinement et m'invite à la prudence interprétative de cette écrasante réalité.

¹³ . Rey, A., *l'Origine et l'Histoire des mots racontées par Alain Rey : Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016, p. 794.

¹⁴ . Rey, A., *l'Origine et l'Histoire des mots racontées par Alain Rey : Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016, p. 554.

A l'issue de cette séance, Simon instaure un relais qui deviendra une routine : il remet le téléphone à sa mère sur le prétexte de définir avec elle l'organisation du prochain rendez-vous. Cet échange est l'occasion pour cette dame de signaler le confort familial dont elle a pu jouir le temps de cet entretien. La dynamique occupationnelle avancée m'interpelle mais le soutien psychologique de l'enfant bénéficie aussi au parent qui s'offre alors un temps de répit. Nous fixons ensemble un repère hebdomadaire pour les séances, renforçant par cet arrangement le cadre dans son enveloppe concrète.

Dans cette séance, je cherche à explorer « la logique de l'imagination » présente chez Simon telle que la saisit Henri Bergson¹⁵. Le propos de cette première séance téléphonique révèle un accrochage au réel très solidement avancé par l'enfant. Je rentre dans son univers par la porte de l'école dont il est aujourd'hui éloigné. L'écho avec la situation d'isolement risque de conduire à une déduction rapidement plaquée concernant l'état de rupture actuellement traversé. Or, afin de dépasser l'écran que provoque ce réel décrit au premier plan, j'espère avancer dans le monde interne de cet enfant lors du prochain entretien. En effet, pour me représenter son univers, j'accède à cette logique de l'imagination à partir de l'interpénétration des images qui coulent à l'intérieur de cet enfant, sans jugement ni précipitation : être là.

Entre cet entretien et la troisième séance, et alertée par mon niveau de lecture depuis cette symétrie liée à nos statuts de confinés, je tente de me décoller du propos manifeste de cet enfant afin d'en saisir le sens latent. Aussi, les textes développés par les philosophes de ce moment alimentent un certain discernement, les conférences proposées par mon institut psychanalytique sur cette clinique du confinement affinent ma lecture des mouvements psychiques, la supervision hebdomadaire mobilisée pour penser les enjeux psychiques dans cet accompagnement éclairent mon contre-transfert autant que la poursuite de mon analyse personnelle par téléphone témoigne de la force de l'intériorisation des liens. L'ensemble de ces actions soutient mon élan de créativité professionnelle prudemment raisonnée dans ce mouvement social. Mais que crains-je ?

¹⁵ . Bergson, H., *Le rire, essai sur la signification du comique*, Paris, PUF, 2016, p. 32.

Dans cette dynamique chargée de l'inquiétant, j'ouvre la troisième séance avec Simon par la banale et sérieuse question : « Comment vas-tu ? »

Saisissant cette introduction, l'enfant décrit alors sa perception de ce temps qui ne s'écoule plus dans un ordinaire jusqu'ici orchestré par l'école. Il développe le refuge qu'il construit en se délectant des aventures des héros de sa bande dessinée muette préférée : *Game Over*. Connectée à son récit, je découvre l'univers de ces personnages et je comprends leur mission à partir du plaisir qu'éprouve Simon à les voir s'engluer dans la difficulté. Effectivement, il s'agit de solutionner son problème en y restant enfermé malgré l'amorce astucieuse de solutions. L'humour est au premier plan et la fin tragique est ainsi évacuée. Le gag final installe les héros dans des pièges sans issue au motif de leur orgueil, de leur stupidité, de l'incompréhension de la solution, ...

Cette première partie active un flot de constructions mentales autour des dessins qui favorise l'établissement d'une sphère psychique commune. À mesure que je verbalise l'imaginaire suscité par les descriptions de Simon, cet enfant précise ce qui le captive dans le monde de Midam. Tout en contribuant au développement de ma culture, il avoue rire des déboires des personnages car il s'estime supérieur à eux et pense qu'il sortirait de ces défis avec élégance, lui !

Bien que l'écriture soit absente de ce scénario, j'établis un parallèle avec « le comique de mots » développée par Henri Bergson. Par l'identification aux personnages et à travers le récit que Simon m'offre, je pense que quelque chose qui vit de sa propre vie surgit dans ce partage. En effet, « le langage n'aboutit à des effets risibles que parce qu'il est une œuvre humaine, modelée aussi exactement que possible sur les formes de l'esprit humain¹⁶. » Son rire viendrait potentiellement corriger ce qu'il percevrait de sa propre mise en abyme dans le livre, son caractère se jouant dans celui du héros tout en lui permettant de s'en décaler pour laisser circuler son esprit critique et ouvrir vers une autre solution que celle proposée par l'auteur qui vise à accepter de perdre en riant. Cette attitude m'indique la zone d'inadaptation particulière qui s'active lorsque Simon isole cet élément du ridicule mis en scène par les protagonistes.

¹⁶ . Bergson, H., *Le rire, essai sur la signification du comique*, Paris, PUF, 2016, p. 99.

Proposant cette hypothèse identificatoire à Simon, l'entretien prend alors une autre trajectoire, me plongeant un peu plus dans les profondeurs de sa psyché. Après avoir évoqué l'intérêt de l'humour, la suite de la séance dénonce la figure du zombie autour de laquelle s'organise le noeud de ses angoisses.

La nuit, Simon a peur de ces créatures légendaires qui, selon lui, captent l'autre par un puissant regard intrusif. Il se retrouve contraint d'aller aux toilettes avec une vigilance aiguë, contrôlant l'environnement durant le besoin alors effectué la porte ouverte. Il précise l'état dans lequel cette inquiétude l'installe, estimant que « tout peut arriver à tout moment ». Il évoque le cauchemar avec lequel il se débat la nuit, décrivant la tombe de son grand-père maternel, décédé dix mois plus tôt, d'où l'âme sortirait car le caveau serait fragilisé. L'œil de son ancêtre s'ouvrirait, tuant plein de monde mais sans le sang. Sa mère l'aide à sauver des gens mais en réalisant cet acte, ils s'exposent eux-mêmes, prenant le risque de mourir et ils doivent attaquer le grand-père qu'ils aiment pourtant. Mais Simon ne meurt pas malgré le pieux enfoncé car il avait fait croire qu'il était déjà mort pour se protéger. Alors il se réveille avec la douleur du coup dans le corps. Il veut créer un bunker pour protéger ses descendants et sauver des gens.

Simon termine l'entretien par une note d'humour signalant son espoir de revenir au cabinet pour le prochain rendez-vous, le premier avril. Cette séance étant programmée au terme de la première quinzaine annoncée du confinement, je suis toujours dans l'incertitude de la durée du prolongement de cette période. Je partage cette inconnue avec Simon tout en m'ancrant dans la perspective de nous reparler prochainement, quelque en soient les modalités.

C'est alors qu'en remettant le téléphone à sa mère, il lui verbalise un reproche au sujet de la souffrance qu'elle produirait quand elle lui signifie que le zombie n'existe pas. J'« assiste » à cette tension depuis le téléphone, captant le fil de leur échange sans parvenir à le contenir en l'intégrant. Cette figuration par le zombie catalyse une angoisse interne et s'adresse au tissu familial sous l'expression d'une non reconnaissance. Mais de quelle annulation souffre Simon ? La vérité de sa peur dans son corps incarnée par l'imaginaire du zombie est active au point que ce rêve d'angoisse génère des réveils nocturnes.

Ce phénomène est confirmé par sa mère qui se demande comment se positionner sur ce sujet, oscillant entre ses croyances personnelles et ses intentions maternantes. Je pense ce questionnement avec le lapsus précédemment énoncé par Simon et structuré autour du mot composite « redoter ». Cette chimie syllabique combine deux idées suggérant que Simon doive « redoubler » de vigilance pour sa famille et/ou « se doter » d'une protection. D'ailleurs, ces éléments se rattacheraient à son rêve signalant le devoir de tuer un proche menaçant en mobilisant l'autre parent, « redoutant » de le perdre également.

Une fois l'échange téléphonique terminé, alors que je rédige mes notes de synthèse de cette consultation, je reçois un message de Simon composé de plusieurs photos présentant les planches de la bande dessinée évoquée. Ma perception balaie furtivement la représentation, l'imaginaire se crispant dans un savoir brut et concrètement donné à voir. La dimension scopique s'entrechoque avec le cadre téléphonique actuellement construit sans visuel. C'est aussi par cet organe, l'œil, que s'exprime la monstruosité du zombie selon Simon. Mais, à l'époque du numérique, l'usage de cette technologie vient-elle ici soutenir un travail psychique ou exciter une production cognitive ?

Je note l'effet étrangement bloquant que provoque ce matériel concret. Comme si j'étais plus proches de Simon en me connectant à son imaginaire qu'en m'accrochant à son réel dont je balaie furtivement le matériel photographique. Comment passer du regard à l'écoute, restant dans ce mouvement analytique conçu par Freud dans un dispositif créé à cet effet ? Le regard deviendrait finalement plus incommode au fil des rendez-vous téléphoniques ?

Simon m'amène en voyage dans son univers intérieur et me mobilise dans un relais protecteur. Reprenant sérieusement ses propos en les décalant de leur présentation humoristique, je tente d'ancrer la valeur de ces confidences indépendamment de leur contenu. La question de la confiance s'exprime dans cette possibilité de se dire auprès d'une adulte que Simon ne voit pourtant pas. La gravité déguisée par l'humour se décale dans une parole plus directement révélatrice des affects, bien qu'encore travestis par l'image du zombie. Ainsi dissimulée, l'angoisse de mort surgit dans cette révélation archaïque.

La densité de la description de cette figuration par Simon m'invite à lui proposer la précision de la représentation que je développe dans notre propre pensée au fil de l'écoute de ses paroles. Cette mise en commun dans un espace psychique partagé installe, potentiellement dans un transfert, la possibilité de s'associer pour comprendre la signification de cette image inconsciente symbolisée dans le zombie.

Simon me livre ses peurs et je lui prête la possibilité de les penser. Ensemble, nous réaménageons l'effet que produisent ses images internes afin de les rendre déjà évocables dans ce réel moment de discussion.

Finalement, ce passage de la parole de l'enfant à la reformulation par le thérapeute correspond à cette phase que j'organise lorsque le patient a terminé un dessin et que nous le parcourons ensemble.

Ici, je découvre la possibilité de générer ce mécanisme en m'appuyant sur l'imaginaire, en parcourant un dessin virtuellement esquissé par la parole descriptive de Simon. La surprise engendrée par cette découverte m'installe dans un état dubitatif. Est-ce le fruit de mon impression clinique ou la réalité d'un processus de mutation ?

Ne pouvant ignorer l'intensité des propos déposés par Simon, je reviens sur l'aspect « conversationnel » de ces rendez-vous téléphoniques. Il semble qu'un commerce des affects soit déjà engagé dans cette phase de prise de contact. Simon étant habitué à fonctionner avec des thérapeutes, je bénéficie peut-être d'une aisance à engager un mouvement relationnel.

Pensant que l'établissement de la relation exigerait quelques rendez-vous préalables, je suis précipitée dans le travail analytique déjà engagé par le patient. La singularité avec laquelle s'exprime cette quête psychique se dit dans la parole performative qu'offre Simon.

Au-delà de son discours cognitif, de ses phrases constatatives, du spectre de ses descriptions, de l'itérabilité de ses images, ce patient s'engage dans son discours. Son langage porte sa singularité au-delà de la répétabilité de ses funestes angoisses mais en-deçà de la mesure de celles-ci.

Il s'avère que « la monstration de l'événement n'est jamais naturellement à la hauteur de celui-ci, jamais fiable a priori¹⁷. » Cette situation déclenche un bouleversement dans sa dynamique interne où « la venue de ce qui arrive interrompt l'attente »¹⁸.

Simon est déjà pleinement présent alors que je pense notre apprivoisement progressivement. Il me faut donc aller vite dans ce temps de l'acclimatation pour accéder à la reconnaissance de son implication et à la compréhension de l'investissement de ce patient qui n'attend pas.

L'espace transitionnel que semblent offrir les rendez-vous téléphoniques active l'ouverture du processus mental, favorise l'accès au monde interne de Simon où les idées et les images se nourrissent de l'interlocuteur, hors présentiel.

Une ouverture vers des émergences de connaissances me permet de sentir, voir, et de me réappropriier des matériaux conscients et préconscients qui s'insinuent dans l'atmosphère des échanges téléphoniques.

Ma pensée se fraye un chemin autour des liens multiples traduits par Simon. Cette percée constitue une inspiration unique de recréation d'une réalité psychique. La neutralité et l'abstinence, propre à l'éthique et à l'expérience analytiques, sont des éléments qui, interdisant tout agir, font place à la réflexion et à l'imagination. Cette attitude engendre chez l'enfant un espace clos mobilisant autrement ses idées et donnant naissance à des paroles surprenantes, des propos imprévus, des pensées vraies.

L'inattendu dans la clinique s'exprime donc sous toutes ces facettes, de l'externalité du confinement vécu par l'analyste à l'internalité de l'affect du patient, j'apprivoise notre lien ; d'un cadre révisé à une écoute perçue j'ajuste notre relation. Pendant ce temps, nous sommes communément au travail analytique et le processus semble s'installer.

Finalement, l'inattendu peut en cacher un autre et son accueil incite à la création de nouveaux repères.

¹⁷ . Derrida, J., Soussana, G., Nouss, A., *Dire l'événement est-ce possible ?*, Paris, Harmattan, 2001, p. 90.

¹⁸ . *Idem*, p.84.

A partir d'une unique rencontre préliminaire s'organisent des entretiens de soutien, pariant sur une relation embryonnaire aux enjeux incertains pour l'établissement d'un accompagnement. Situait initialement mon ignorance du côté du dispositif téléphonique, j'apprivoise mon insavoir dans la clinique qu'amène cet enfant. L'inattendu qui se dévoile au fil des entretiens me conduit à mobiliser une certaine créativité. Premièrement appréhendée dans son abord périlleux, cette imagination élargit le champ de mon attention. À chaque rendez-vous j'attends Simon mais sans savoir à quoi m'attendre. La tentation de la sollicitude m'attrape et remplace la stricte position analytique instituée dans la discrète neutralité. Or, chez cet enfant, il importe de renvoyer l'impact de ses verbalisations par une mise en écho de leurs valeurs émotionnelles. Moi aussi je serais effrayée de lutter contre des zombies tout en étant saisie par leur attractivité visuelle. Il me semble que c'est par cette résonance de l'ambivalence qu'un déplacement des affects émerge. Ainsi, un mouvement transférentiel apparaît au sein duquel s'inscrivent les imagos parentaux. Cependant, la règle d'abstinence, base de la neutralité, s'impose et exige de l'analyste qu'il n'investisse que le fonctionnement psychique de l'enfant. La situation analytique accorde à l'analyste un pouvoir considérable parce qu'il est l'objet de transfert. Tout son travail éthique consiste à refuser ce pouvoir et à l'analyser. L'ambivalence accompagne ce mouvement transférentiel et provoque une tension entre connaître et vouloir-agir.

De nouveau, la question du processus se pose car je pense n'en être qu'au recueil des éléments cliniques orientant secondairement la nature du cadre thérapeutique à proposer à cet enfant. « En temps normal » ce cycle d'entretiens préliminaires s'organise activement pour récolter les éléments d'anamnèse. Il se peut que ces angoisses de mort, perte et castration émergent simplement de notre rencontre encore ancrée sur le registre de l'angoisse de l'étranger. Nous nous connaissons encore très peu et, inconnue de Simon, je suis appréhendée en fonction de ses projections qui constituent ses mécanismes de défense. La création initialement portée sur le cadre se fixe dorénavant sur une interprétation actuellement portée dans la relation. Mais comment créer ensemble ?



CHAPITRE II : LA CRÉATIVITÉ, CET ÉVÉNEMENT

La survenue du confinement associée à l'arrêt de ma pratique au cabinet m'amène à évoluer dans l'élaboration d'une nouvelle modalité du soin psychique entre inhibition et audace. D'un côté, le sentiment d'être entravée dans mon exercice professionnel génère une rupture et de l'autre le besoin de créer une continuité soulève la volonté de dépasser la première sensation. Je désire maintenir un terrain de rencontre avec les patients en traitement, renouer avec une zone de contact, une aire assurant la transition entre la parole et l'inconscient.

Mon étude fluctue entre deux pôles organisant le dispositif pour en repérer la moyenne à partir de laquelle s'engagerait le processus analytique en période de confinement. D'un côté, le bon cadre, potentiellement celui fabriqué sur l'instant avec tâtonnement dans cet inédit contexte ; de l'autre, le cadre légal, antérieurement reconnu dans l'histoire avec l'assurance d'une solide expérience ; au milieu, le juste cadre, celui créé sur mesure entre illusion et innovation et au sein duquel l'improvisation s'associe à la réinvention pour accueillir l'inattendu.

Ce travail de créativité en clinique de l'inattendu s'ancre dans le sentiment d'exister et révèle une expérience intérieure. Ce processus est lié à la vie de chacun et donne une coloration unique à l'attitude que nous développons face à la réalité. Cette manifestation du désir indique que nous sommes vivante et que nous restons en lien avec nous-même.

Le dispositif analytique offre la création d'un espace potentiel où l'inventivité dans la technique nourrit la propre vitalité de cet espace psychique. Il ne s'agit pas de générer une pratique sauvage mais d'élaborer, par la neutralité de l'analyse qui refuse la logique binaire, des ouvertures assurant une continuité là où il pourrait y avoir de la rupture.

Continuer à exercer au cabinet est impossible au regard de la loi ; rompre le contact avec les patients est in-en-visage-able au regard de la santé. Le lien s'organise donc au téléphone, sans le visage et en dehors du vis-à-vis qu'offre la présence physique des rendez-vous en séance, mais en pleine écoute de la parole qui émane d'un corps et traduit la pensée. Suis-je dans l'illusion d'un travail psychique ainsi engagé virtuellement ?

Entre illusion et innovation

En proposant le maintien des soins par téléphone, je prends conscience du risque d'illusion¹⁹ que représente ce cadre repensé, à distance des corps et dans la saturation de l'écoute.

L'illusion traduit l'inexactitude de la perception, l'aberration d'un point de vue, voire le trucage. Elle m'alerte donc sur le danger de proposer un soin à partir de mon avis potentiellement erroné car inscrit dans un in-savoir de cette période traumatique liée au confinement. Est-il raisonnable d'engager un patient vulnérable sur un territoire technique inconnu ?

Ce mirage d'un soutien virtuel m'alerte sur la valeur d'erreur, de fausse apparence de l'*illusio*. En latin, ce mot signifie « ironie », devenu moquerie, objet de dérision, erreur de sens, tromperie, mirage, déception. Le dérivé *illusum*, supin de *illudere*, renvoie à « se jouer de » : *ludere* pour ludique.

La proposition d'un nouveau cadre exige donc de se désillusionner de la rencontre afin de ne pas offrir une fausse perception du soin. En l'absence d'horizon, je ne peux pré-voir ce qui s'aménagera dans ce dispositif. C'est sous l'effet de la verticalité du confinement qui me tombe dessus que je tente pourtant de voir venir la suite de la psychothérapie par téléphone.

Or, l'événement²⁰ c'est ce qui peut-être dit mais jamais prédit. Il ne peut m'apparaître avant d'arriver que comme impossible. Dès lors, le dire doit rester désarmé, absolument ébranlé par cet empêchement même, désemparé devant la venue toujours unique, exceptionnelle et imprévisible de l'autre. Le cadre, aussi réfléchi soit-il, sert toujours la soudaineté du patient.

Je ne peux me jouer de cet enfant avec lequel j'évolue à l'aveugle dans un authentique espace psychique. Son engagement spontané précipite ma capacité à le soutenir mais renforce mon intention à le comprendre, ma volonté de le « prendre avec » ce qui se vit dans ce singulier moment de soins. Il me semble qu'en ces circonstances chargées d'inexactitudes je reconnais plus finement les enjeux de l'inattendu et nous innovons ensemble.

¹⁹ . Rey, A., l'Origine et l'Histoire des mots racontées par Alain Rey : Dictionnaire historique de la langue française, Paris, Le Robert, 2016, p. 1122.

²⁰ . Derrida, J., Soussana, G., Nouss, A., *Dire l'événement est-ce possible ?*, Paris, Harmattan, 2001, p. 97.

Du latin *innovatio*, Alain Rey²¹ accorde à ce procédé la dimension du renouvellement par le changement. Il s'agit d' « introduire quelque chose de nouveau dans une chose établie ». Ce mécanisme, initialement attesté dans le contexte juridique, est emprunté au latin classique du verbe *innovare* signifiant « revenir à » et en bas latin « renouveler » formé de *in* et de *novare*, inventer.

À la lumière de cette définition, j'appréhende la proposition du cadre téléphonique comme l'occasion de consolider les repères classiques, revenant ainsi à l'écoute pure. Ce retour aux bases vient proroger l'essentiel du soin, à savoir la transformation de la souffrance par l'actualisation d'un sujet éclairé de son fonctionnement grâce à l'accueil de son inconscient entendu.

Cependant, proposer un traitement psychanalytique pour un enfant n'est pas chose simple. Contrairement à l'adulte, il ne demande pas à s'engager dans une réflexion sur lui-même, c'est son environnement qui y a pensé pour lui.

Entendre l'enfant dans sa parole sans regard ni jeu ou dessin reste une expérience inédite. Au-delà de la nature de l'espace dans lequel Simon dépose ses paroles, je porte mon attention sur la gravité du fait qu'il énonce. Le sérieux accordé au fait de dire assure la mise en contact.

Cette innovation dans la modalité du recueil se distingue d'une innovation dans le déroulement de la cure. Ce que je pense être déjà l'expression d'un travail analytique chez Simon doit rester analysé dans le cadre de la phase de rencontre. Engager ce processus durant la phase préliminaire de la rencontre fragilise le temps de l'appréciation de sa faisabilité. L'acceptation par les parents des clauses de la cure, leur tolérance à ce processus, leur capacité à reconnaître leur enfant comme un sujet à part entière, se discutent lors de la synthèse concluant ce premier cycle d'entretiens préalables.

L'effet de l'innovation recherché du côté de la compréhension par l'introduction d'un nouveau regard sur Simon semble prématuré. Les mouvements psychiques et relationnels restent complexes et bousculent le lien.

Est-ce une manifestation de la fragilité du cadre ou l'expression du processus du patient qui me pousse en permanence au questionnement ?

²¹ . Rey, A., *l'Origine et l'Histoire des mots racontées par Alain Rey : Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016, p. 1156.

Illustration dans le cadre

D'abord *quadre*, Alain Rey²² raconte l'histoire de la substantivation de l'adjectif italien *quadro*, carré, représentatif du latin *quadrus* (carré) dérivé de *quattuor* (quatre) désignant également la bordure. L'idée de délimitation transposée sur un plan abstrait est appliquée à l'entourage qui montre une personne sous un certain jour et à ce qui structure une pensée. C'est ce qui sert de matériel et de plan à une œuvre.

Cadrer, *quadrare*, indique donc le fait d'être conforme, de convenir à : s'adapter exactement au caractère d'une chose. Ainsi, l'opposition entre un cadre prêt-à-penser et une psychanalyse sur-mesure incite à positionner avec justesse le curseur afin que les délicats ajustements construits par l'analyste à partir du patient servent à la consolidation psychique de l'analysant.

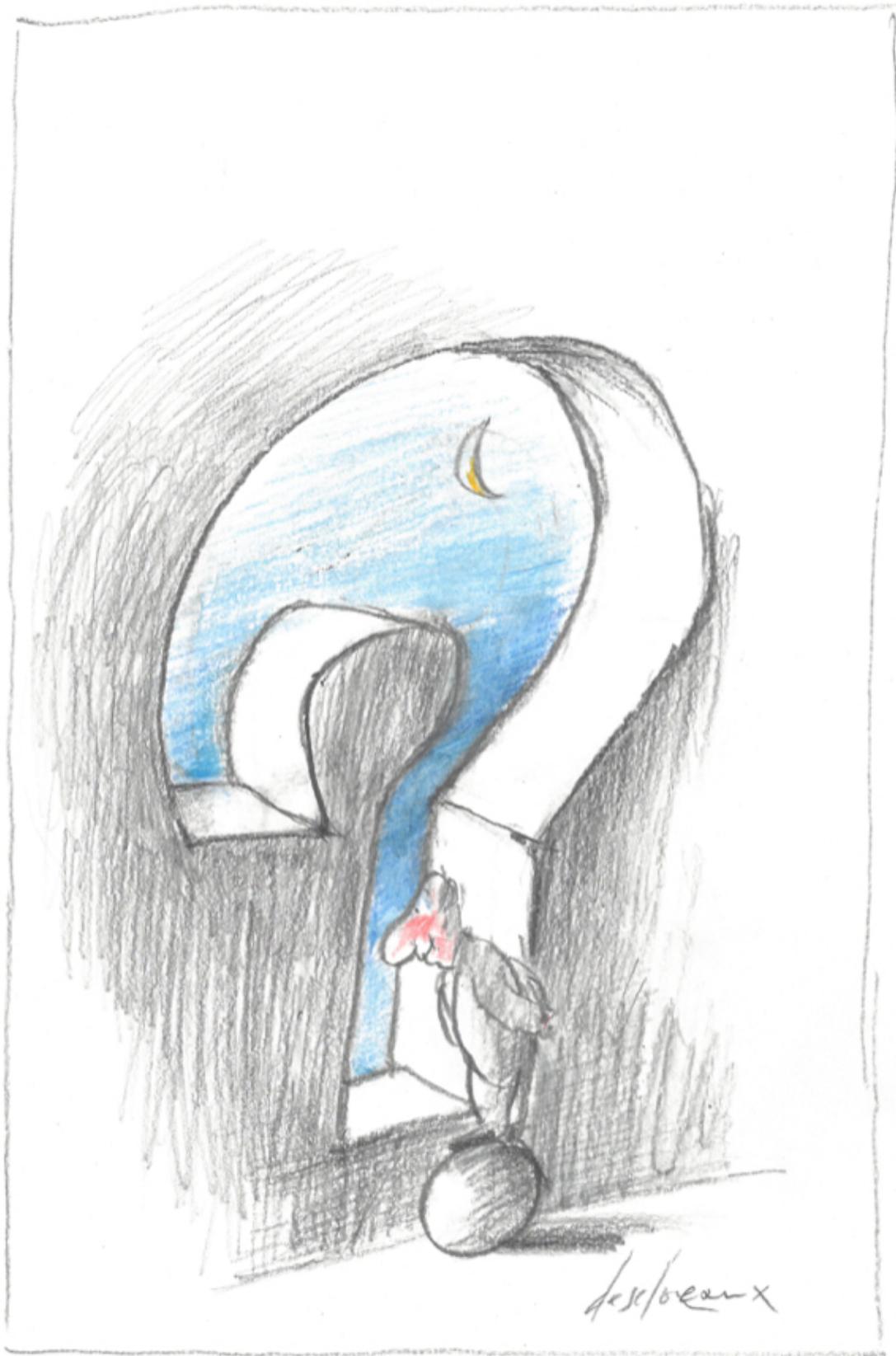
En effet, sculpter la psyché revient à saisir dans le cadre les éléments de son expression. Le dispositif analytique n'est pas, comme le précise Paul Israel²³, « une chose inerte composée d'un assemblage de dispositions techniques empiriquement destinées à générer le processus ». Dans la situation, au commencement de la rencontre, l'inexistence de repères favorise-t-elle la posture d'accueil sans préjugés ?

Le cadre est une partie inhérente des éléments constitutifs de la situation analysante. Il devient symbolisable et subjectivable s'il entre dans la dynamique des transferts. Dans la situation, la relation faiblement établie au carrefour des contacts parentaux encore en cours, assurera-t-elle le rôle de circulation de ces projections sur la figure de l'analyste ?

Le cadre assure un équilibre subtil entre l'intime et le distant en proposant cet espace à la fois d'exploitation des fantasmes et de protection de leurs effets par les moyens de communications mobilisés dans leur contenance. Dans la situation, le téléphone ne surcharge-t-il par l'un ou l'autre de ces deux facteurs, soit trop intime, soit trop distant ?

²² . Rey, A., *l'Origine et l'Histoire des mots racontés par Alain Rey : Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016, p. 352.

²³ . Israel, P., *Le cadre en question*, in *Les enfants de la Psychanalyse*, Revue du 17/04/2020 : <https://www.lesenfantsdelapsychanalyse.com/breves-de-Psychanalyse/questions-animees/313-le-cadre-en-question>



Le changement de cadre provoque une rupture prévisible du cours des modalités transférentielles. Dans la situation, la relation était-elle suffisamment établie et les enjeux clairement repérés pour supporter ce radical réaménagement ?

L'adaptation du cadre s'interprète comme un agir visant inconsciemment à brouiller l'interdit de l'inceste au regard de l'énoncé de la règle fondamentale. En effet, l'analyste invite à la libre association d'idées en vue de laisser émerger les fantasmes les plus enfouis de l'analysant. Or, ces désirs seront redirigés transférentiellement vers ce même analyste qui doit donc s'engager dans une droiture de positionnement afin que ce qui soit parlé reste pensé. Dans la situation, le lien naissant supportera-t-il la circulation de ces déplacements conflictuels ?

Penser le cadre semble nécessaire mais pas suffisant au regard de la clinique de l'inattendu. J'exerce dans l'imprévu, à l'improviste, face à l'imprévisible. Aussi, est-ce en précisant les contours d'un cadre que l'inédit dans la clinique apparaît, surgissant ainsi à côté ? Son intérêt majeur étant alors de permettre d'accueillir ce qui s'en extrait, de favoriser l'identification de ce qui ne s'y intègre pas. Ainsi, le rôle du cadre serait de récolter en son intérieur le matériel périphérique et celui de l'interprétation d'analyser ce qui s'y joue.

Au-delà de la nature du cadre, la pensée qui y circule attend un penseur libre, l'analyste. Il s'agit d'entrer dans la séance sans mémoire ni désir afin d'entendre le mot juste que dépose l'analysant libéré de sa censure par la libre association d'idées. La spontanéité orchestre ce rendez-vous afin de rencontrer le sujet dans toute sa splendeur.

Dès lors, apprendre à se jeter dans le vide de la création pour rendre perceptible l'imperceptible et faire conscient l'inconscient implique d'écouter avec une troisième oreille. La conviction en cette super-audition est-elle un leurre ou conduit-elle vers une innovation dans l'écoute téléphonique lorsque cette dernière est révisée dans son espace thérapeutique ?

Dans la situation, je suis tantôt ballotée du côté de la conseillère maternelle et parfois du côté de l'enquêtrice de police envers le père, mais toujours saisie par le discours imprévisible de Simon.

Mise à l'épreuve par le conseil

Lors de la quatrième séance, Simon signale qu'il n'a pas eu de rêve à évoquer au petit déjeuner familial aujourd'hui. Puis, Simon confie la violence du père et décrit le conflit avec sa sœur. Il détaille sa maison, l'étage depuis lequel il m'appelle, ainsi séparé d'un niveau de sa sœur sous l'ordre de sa mère, suite à une altercation initialement perçue entre elles deux. Il se désole de cet état de tensions et précise que, dans des circonstances similaires, la méthode appliquée par son père se réduit à « frapper ».

S'embrouillent alors les lignes du conflit et s'activent les signaux d'alerte propres à la maltraitance. Je ne comprends plus qui est concernée par la dispute du jour et comment elle est traitée mais je garde au silence nos premières réactions afin de continuer à récolter la pensée de Simon. Suis-je aveuglée par les fantasmes de violence ou réellement au travail thérapeutique ?

Cet enfant aborde ensuite la perspective du week-end à venir chez son père et dit craindre les effets de sa confiance, son père l'ayant informé du risque d'être privé de ses enfants s'il parlait « des claques » à une professionnelle. Il ajoute que sa mère est au courant de cette affaire. Je discute de la possibilité de communiquer à bon escient les éléments aujourd'hui confiés et construis des repères pour vivre ce séjour à venir avec sa sœur dans la maison paternelle. Nous fixons le prochain rendez-vous, espérant préserver un lien fragilisé par cet aveu. Simon me transforme d'actuelle confidente en traîtresse potentielle, déplaçant dans notre relation l'impasse de cette violence.

Il me paraît indispensable de ne pas se jouer de cette réalité familiale tout en ne me trompant pas de sujet. Le filtre perçu par la distance exige une phase de tâtonnement durant laquelle je souhaite absorber les effets fragilisants de cette confiance dans la relation étonnamment solidement engagée.

Lors du contact téléphonique final avec la mère, cette dame évoque l'intense altercation vécue ce jour entre ses enfants et confie vouloir les déposer chez sa sœur pour une respiration. Elle indique combien l'attitude de dénigrement de sa fille envers son fils lui est insupportable et elle précise le rapport à la violence dans ce système familial par la figure paternelle.

Ici, la mère me convoque directement sur le registre du conseil, car, constatant l'abaissement de sa patience après ces premières semaines de confinement, elle se demande s'il est judicieux de conduire ses enfants chez sa sœur où leur cousine fréquente un parent potentiellement en contact avec le coronavirus ou s'il est préférable d'anticiper l'accueil chez le père en dépit de la violence reconnue dans cet espace. Je tente de me dégager de ce déplacement d'une implication attendue par la formulation d'une solution dont il me reviendrait alors la responsabilité du risque engagé. J'essaie de rester sur le territoire psychique pour préserver l'espace du soin. Je témoigne donc de la capacité que porte cette mère à trouver des réponses dans son quotidien, ayant aujourd'hui contenu le conflit en séparant les enfants. Je souligne la nécessité de prolonger cette dynamique de protection en l'invitant à évaluer avec le père les enjeux d'un séjour chez lui. Ce niveau de concertation clarifierait la réalité de cette violence dans la structure parentale et assurerait un filtre auprès de Simon qui, constatant que sa mère se mobilise, accorde un crédit à sa plainte.

Tout en cheminant avec cette mère, je me demande si je ne déplace pas moi-même mon impuissance du moment sur elle, tiraillée entre le pacte de confiance avec Simon qui exige une certaine latence. Je suis attrapée par mon devoir citoyen de protection et saturée d'informations médiatiques révélant une montée de la violence au domicile dans le contexte du confinement.

Ce glissement vers le conseil englant l'enfant dans la fratrie et révélant sa mère dans la démobilisation parentale devient un paramètre nouveau. Il ne s'agit plus d'entendre le patient dans sa parole individuelle mais d'accueillir un rôle depuis mon statut d'adulte impliqué à ses côtés. Mais entre guidance maternelle et risque de trahison fraternelle, comment tenir le cap du soin psychique ? Comment ajuster le cadre pour créer un effet interne : l'improvisation de l'interprétation assurera-t-elle la réinvention du soin ici transformé en conseil actif ? L'annonce de la violence circulant dans la famille de Simon provoque un imprévisible sentiment de détresse et engage un devoir de positionnement construit à la hâte, m'éloignant, pour un temps, du soin engagé sur le plan psychique. Comment improviser au mieux la suite des soins ?

Entre improvisation et réinvention

D'après Alain Rey²⁴ ce mot dérive du verbe italien *imprvisatore*, signifiant « qui arrive de manière imprévue », lui-même emprunté au latin *improvisus* : *im* (in) *provisus* (*providere* = prévoir : *pro* + *videre* = voir). Il désigne ce qui est composé sans préparation ou s'emploie pour décrire l'action « d'organiser à la hâte, sur le champ ». Dans sa construction « improviser quelqu'un » (suivi du nom désignant une fonction) révèle le sens de pourvoir inopinément quelqu'un d'une fonction à laquelle il n'est pas préparé.

Dans la situation du confinement, et face à l'impréparation, une première phase d'agitation révèle les priorités que je souhaite définir pour cette période. Organisant ainsi le projet de continuité des soins dans la hâte de cette crise sanitaire, je propose un espace d'écoute téléphonique. Il ne s'agit pas tant de faire intrusion dans l'intime du domicile des patients que d'engager un travail dans une continuité ainsi insufflée.

Finalement, au-delà d'installer une permanence du lien thérapeutique, j'espère renforcer la mobilisation psychique. L'accueil de l'improvisation soutenant l'ininteruption du soin psychique conduit à vivre une seconde découverte du travail de l'écoute.

Cependant, dans le cadre de la thérapie analytique, le temps de la connaissance se distingue de celui de la compréhension. Aussi, il reste inopportun de proposer une interprétation avant qu'un lien transférentiel ne soit suffisamment établi ou mis à l'épreuve de la durée des séances. Déchiffrer par le pré-transfert revient à s'appuyer sur la place que le patient attribue à l'analyste sans discerner les fantasmes de l'enfant transformant ensuite le thérapeute en personnage du monde interne du patient. La manière de faire connaissance s'inscrit dans le sentiment de compréhension, donc dans le fait de tenir un contenant durant un laps de temps permettant à l'enfant de se savoir contenu. Est-ce que ces rendez-vous téléphoniques durant le confinement servent le maintien du lien support de la connaissance mais ne permettent pas d'accéder à la relation transférentielle analysant l'objet psychique ? L'interprétation peut-elle circuler dans ce contexte ?

²⁴ . Rey, A., *l'Origine et l'Histoire des mots racontées par Alain Rey : Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016, p. 1132.

L'art de l'interprétation se rapproche de celui du caricaturiste lorsque Henri Bergson²⁵ le décrit par l'effet de « saisir ce mouvement imperceptible et le rendre visible à tous les yeux en l'agrandissant. » Le rire qui en surgit reste accidentel et s'explique par la surprise ou le contraste, tout comme l'association que produit l'analysant à partir de l'interprétation demeure étonnante dans sa singularité et produit le différencié.

Dans ces deux domaines, « la logique de l'imaginaire²⁶ n'est pas celle de la raison mais plutôt celle du rêve. » Les multiplicités qualitatives que forment nos états de conscience exigent de « soulever la croûte extérieure de jugements bien tassés »²⁷ dans le rire et de pratiquer l'archéologie de l'âme²⁸. Dépoussiérant progressivement les défenses, l'attitude analytique est faite de patience et non pas d'empressement à rendre explicite ce qui ne l'est pas. Elle est tributaire d'une visée, un but car elle fait le pari que son objet, la vie psychique, peut être indéfiniment réélabore par le remaniement des résistances. Elle s'ancre dans l'attention réflexive et la tempérance afin de ne pas être pressé de traduire la nature de ce qui touche le patient.

Il existe une « maïeutique » de l'interprétation qui découle du principe selon lequel la vie psychique est reconstituable. Elle débouche sur l'improvisation associative que développe l'analysant en en accusant réception. Elle respecte et favorise les voies singulières de la re-naissance psychique propice à la réinvention de l'analysant qui se re-trouve.

Or, la qualité de l'organisation à la hâte des rendez-vous téléphoniques s'infiltrer dans le contenu des entretiens ainsi chargés de la précipitation. Tout comme l'effet de l'interprétation au coeur duquel rien n'est prévu à l'avance, l'instauration de ce dispositif improvisé assure la circulation de l'inattendu. De fait, l'imprévu du confinement s'associe à l'imprévisibilité de l'interprétation.

²⁵ . Bergson, H., *Le rire, essai sur la signification du comique*, Paris, PUF, 2016, p. 20.

²⁶ . *Idem*. p. 32.

²⁷ . *Ibid.*

²⁸ . Freud, S., *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, Oeuvres complètes, 2012, p. xx.

Ce glissement d'un inattendu à l'autre m'apparaît comme une précieuse découverte aidant à penser les enjeux de l'espace thérapeutique inventé avec Simon. Mais qu'est-ce qu'une invention ?

Du latin *inventio*, Alain Rey²⁹ définit ainsi cette « action de trouver » qui se doublera ici d'une découverte dans la trouvaille. Ce mot évoque la faculté de créer, désigne la recherche des idées et l'art de les développer. Réinventer indique l'appréciation nouvelle qui émerge dans le fait de redonner de la valeur à ce qui était oublié, négligé, perdu. Cette façon d'agir dans la différence³⁰ grâce à la répétition du nouveau, nous amène à re-découvrir ce qui surgit, non pas du côté de la perte sensorielle induite par le téléphone, mais du côté de la puissance de l'écoute qu'il offre dans son épuration propice à sa dynamique flottante. Finalement, l'invention représente cet « événement inaugural ne pouvant être accueillie que comme retour, revenante, revenante spectrale³¹. » Le nouveau est revenu : le soin psychique circule sur le plan ... psychique.

Cette considération vise à tenir l'effet de sidération liée à l'événement du confinement. Cette conception amène finalement à faire advenir l'analyse clinique en ne révélant rien d'extraordinaire dans la dimension métapsychologique.

En effet, l'invention suit une capacité, un pouvoir, donc elle n'apporte rien de nouveau car elle ne suscite pas une surprise absolue. L'invention possible ne fait que déployer une potentialité déjà présente : elle est prévisible. Simplement, ce qui n'était pas possible devient possible. Or, l'invention surgit dans l'impossible. Lorsqu'elle permet l'imprévisible expression de l'inconscient, dont la visitation interrompt le rapport à soi et fait irruption dans la connaissance de soi, l'invention devient événement. Cet hôte psychique, l'inconscient, s'invite inopinément comme « l'arrivant absolu »³², ce visiteur pour « lequel il n'y a pas même d'horizon d'attente », tombant sur le sujet, avec cette verticalité empêchant de « pré-voir ». L'effet de surprise par l'interprétation agit comme une visitation inconsciente dans la psyché. Son advenue entretient une relation étroite avec le désir lui-même pétri de la diversité, de la vitalité et de l'imprévisibilité. Comment ?

²⁹ . Rey, A., *l'Origine et l'Histoire des mots racontées par Alain Rey : Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016, p. 1176.

³⁰ . Russ, J., *Dictionnaire de philosophie*, Domont, Armand Colin, 2018, p. 154.

³¹ . Derrida, J., Soussana, G., Nouss, A., *Dire l'événement est-ce possible ?*, Paris, Harmattan, 2001, p. 98.

³² . *Idem*, p. 96.

Illustration dans l'interprétation

Du latin classique *interpretio*, Alain Rey³³ rappelle l'histoire de ce mot, initialement compris du côté de l'explication, de la traduction. L'action de démêler évolue vers l'action de donner une signification à des songes, des actes, des paroles puis vers l'action d'expliquer quelque chose dont le sens est obscur.

La technique psychanalytique dispose de l'interprétation comme outil majeur. Cette communication faite au sujet vise à le faire accéder au sens latent de ses dires. Cette construction de pensée suit des règles commandées par la direction et l'évolution de la cure. Avant l'interprétation s'élaborent des hypothèses qui, par des processus d'intervention préparant le terrain se nourrissent d'un tissu d'allers-retours entre le préconscient de l'analyste et celui du patient. Le temps d'une interprétation vient lorsque l'analyste perçoit son patient prêt à l'entendre. Ce moment est à distinguer de tout ce qui l'a précédé. Ensuite, l'analyste observe la manière dont le patient réagit à son interprétation. Sans se fier aux apparences des réactions, il doit attendre de recevoir les associations du patient.

L'interprétation est un acte de parole visant la mutation d'un refoulement en réinvestissement, rendant ainsi consciente la mémoire de la réminiscence. Elle libère les affects et les éprouvés anesthésiés, puis les indexe de la qualité du temps révolu et favorise le banal oublié. Elle s'inscrit dans un moment précis de l'associativité du patient et engage tout l'appareil psychique du psychanalyste car il prête son préconscient. Ce dernier relève de ce qui est implicitement présent dans l'activité mentale, comme des souvenirs non actualisés. Il est lié au langage verbal, aux représentations de mots. Contrairement à l'inconscient qui se heurte aux résistances, l'aveu des contenus préconscients provoque des réticences que l'application de la règle de libre association s'évertue à éliminer.

Mais avec Simon, il m'apparaît difficile d'identifier le bon moment pour partager ma pensée sur sa situation afin qu'elle prenne sens pour lui. Suis-je dans le partage d'une ré-flexion, ma pensée réfléchissant la sienne, ou une construction d'interprétation ?

³³ . Rey, A., *l'Origine et l'Histoire des mots racontées par Alain Rey : Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016, p. 1170.

Dans le dispositif analytique, cette intervention deviendrait un mauvais geste au regard du *kairos* car précipitée, elle se confronte aux mécanismes de défense du patient, et retardée, elle ne mobilise plus la substance psychique propice à la réorganisation thérapeutique.

La méthode analytique a pour but d'arriver à saisir le système complexe de représentations dans l'appareil psychique ainsi que de donner libre cours aux frayages que les pensées inconscientes parcourent. Dans cette aventure, l'inconscient parvient à prendre part à la conversation. Il est à la fois celui qui enferme et contraint à la répétition, et celui qui prend brusquement la parole pour y loger sa vérité. Il semble vouloir surprendre autant qu'être surpris. Il est à peine aperçu qu'il est déjà reparti ailleurs.

Le moment juste de l'interprétation produit cette apparition inattendue du sujet inconscient, un événement en soi au sens développé par Jacques Derrida³⁴ : « à mesure que se développe la capacité de dire immédiatement, de montrer immédiatement l'événement, on sait que la technique du dire et du montrer intervient et interprète, sélectionne, filtre, et par conséquent fait l'événement. »

Ainsi, l'interprétation fait ce qu'elle dit alors qu'elle prétend énoncer, montrer et apprendre. Elle est performative car la dire ne consiste plus à rapporter quelque chose mais à faire arriver de l'inconscient par la parole : « un faire l'événement³⁵ se substitue clandestinement à un dire l'événement. »

Dans la situation de Simon surgit une parole dénonçant la violence parentale. Énoncer cette affaire représente un risque pour celui qui l'aborde, Simon craignant de trahir le parent concerné, et provoque un choc pour celui qui l'entend, l'analyste étant saisi par la force du contenu.

Comment composer alors l'interprétation lorsqu'elle vise l'analyse de cette brutale réalité mais risque de provoquer l'effondrement d'un relationnel fragilisé par la confiance ?

³⁴ . Derrida, J., Soussana, G., Nouss, A., *Dire l'événement est-ce possible ?*, Paris, Harmattan, 2001, p. 90.

³⁵ . *Idem*, p. 91.

Mise à l'épreuve par la violence

La cinquième séance débute sur le récit d'un cauchemar durant lequel la mère de Simon se sacrifie en combattant les zombies mais finalement tout le monde meurt. Comme si l'effort pour la vie n'offrait pas d'autre issue que l'inéluctable mort, en dépit des ressources familiales exploitées pour assurer sa survie face à la menace que représente le zombie.

Simon évoque ensuite la discussion que sa mère a eu avec leur père pour signaler la violence. Il la considère comme une traîtresse et s'associe avec sa sœur dans cette colère car il craint la recrudescence de tensions du fait de ce recadrage.

Tout au long de cette séance, je reste collée au premier niveau de cette parole pleine de désarroi. Je chasse le registre de l'enquête vers lequel je dérive, phénomène transformant la fonction de notre écoute active de sa réalité en rôle d'évaluatrice des faits violents. Je me perçois tractée par ce transfert maternel sur lequel Simon projette l'ambivalence de ses sentiments.

Comment rester dans l'alliance thérapeutique dont dépend la perspective du soin tout en emmagasinant le devoir de considérer cette grave donnée factuelle ?

Je suis tentée de me situer du côté de la responsabilité maternelle en induisant un signalement des risques encourus pour Simon. Mais je mesure également le danger que représente cette association parentale me décalant de ma place d'écoutante.

La violence décrite exige-t-elle d'être traitée sur le terrain de la justice ? Comment apprécier le risque de cette réalité pour Simon ? Ces considérations nécessitent d'être pensées avant de développer un positionnement. Ce n'est pas encore le temps de l'interprétation.

Il me semble que cette préoccupante information reçue par voie téléphonique fragilise autant son jugement que son impact dans la relation. Simon oscille entre la colère de se confronter à ses parents et la crainte de l'échec de la médiation. Moi-même hésitant entre mon implication thérapeutique située du côté des possibilités de l'enfant qui en parle et mon devoir citoyen situé du côté des devoirs de l'adulte en terme de protection.

La sixième séance s'organise autour de l'évocation de l'angoisse à retrouver un père violent avec une sœur qui s'effondre malgré la perspective de la discussion aménagée entre les parents pour cadrer le week-end. Simon décrit cette séquence familiale au cours de laquelle sa mère, après avoir signifié au père son refus de tolérer les « claques », convoque les enfants pour une concertation familiale et les invite à exprimer leurs appréhensions avant le séjour. Simon restera silencieux durant ce conseil de famille.

Il reprend son récit téléphonique en rapportant l'absence de violence durant le séjour et en décrivant cet amusement avec la fille de sa belle-mère dont c'était l'anniversaire. Après ce joyeux souvenir, il parle des conflits qui caractérisent ses rapports avec sa sœur. Il dénonce la violence qu'elle lui attribue en la renversant vers elle, chacun se retrouvant acteur d'une relation à la violence subie.

Il poursuit en décrivant son cauchemar de la veille et il dit ne pas avoir eu peur cette fois-ci. Le scénario implique sa mère et son père, capturés ensemble, et Simon doit les sauver. Au fil de sa mission, il apprend que sa mère est morte par un lance flamme, il sauve donc son père en n'étant pas touché par l'arme de feu. Il termine en exprimant son renoncement aux entretiens durant ses vacances car il est hébergé par son père et craint d'être espionné. Simon rapporte qu'il a reçu l'ordre de ne pas nous parler de la violence car nous pourrions interpréter « les tapes » et les signaler à la justice.

Je note que cette interdiction fait violence en soi. Au-delà de la teneur du propos, priver quelqu'un de parler de ce qui lui semble important produit un conflit de loyauté dramatiquement néfaste. Simon précise qu'il ment encore à son père en me parlant aujourd'hui de cette affaire de violence. Il conclut en disant se sentir seul. Je lui propose d'aménager un espace pour s'entretenir depuis son séjour chez son père. La constance de ce cadre assure une contenance en soi.

Lors de la communication finale avec sa mère, cette dernière dit avoir encore craqué dans cette ambiance familiale. Elle tente de réguler les espaces pour que chacun trouve son domaine, mais les mots de ses enfants la saisissent au corps et elle finit par les séparer radicalement.

Les zombies m'envahissent. Ils s'infiltrèrent à chaque séance aussi intensément que la violence s'installe au sein des deux domiciles parentaux.

La condensation inscrite dans cette figure imaginaire mixe l'excitation liée à la peur, la croyance en une résolution par élimination, le risque de se perdre et l'indistinction des camps bons et mauvais. Le zombie combine les différentes facettes de la cruauté et révèle les alliances. Il est un allié pour signaler la violence qui circule tout en incarnant cette violence. Le premier axe de l'interprétation vise la prise de conscience avec toutes les défenses qui y font obstacle avant de se tourner vers la construction des liens. Le second axe de l'interprétation passe d'une préconception centrée sur l'analyse historique à une autre dont la visée est l'analyse de la dynamique psychique actuelle. Ici, je perçois comment le zombie figurant l'ancêtre décédé se déplace vers le conflit de loyauté actuellement organisé autour du choix entre le père ou la mère.

Travailler avec Simon sur l'effet affectif de cette image par l'élaboration d'une interprétation semble nécessaire mais insuffisant au regard de la réalité de la violence dans laquelle évolue cet enfant. Ce renforcement de la sécurité interne n'annule pas la causalité externe qui maintient Simon dans l'environnement où circule cette agitation.

Composant avec hésitation dans cette affaire qui convoque brutalement le réel, je renforce le maintien de l'écoute psychologique durant les vacances. Mon insistance vise à garder ce lien au-delà des espaces et des événements. Entendre cet enfant depuis la maison qu'il occupe chez son père représente une occasion de percevoir les dispositions dans lesquelles il évolue. L'impact de ce changement de lieu écouté sur le plan psychique affine ma possibilité de saisir la réalité clinique de ce désordre. Bien que dubitative quant à la possibilité de se parler ce jour-là, je resterai disponible pour partager la peur et l'inquiétude.

Une semaine plus tard Simon m'appelle à l'heure de sa séance avec le numéro de portable de son père. La constance de l'inattendu se manifeste de nouveau ! Ce phénomène m'amène à considérer que ce n'est pas la situation du confinement qui provoque les manifestations de l'inattendu dans la clinique mais c'est la clinique elle-même qui se compose de l'inattendu.

Percutée par l'événement du confinement, je décide de prolonger le premier contact avec Simon, enfant de neuf ans, par des entretiens téléphoniques. Pourtant, lors de la construction de ce choix, je sais que la démarche d'accueil de la demande a été court-circuitée, les orientations thérapeutiques restant alors partiellement esquissées. De plus, le cadre exige un remaniement absolu dans sa forme car les rendez-vous s'organisent techniquement sans autre outil que la parole.

Bousculée par la perte des repères dans ma pratique, j'observe l'effet de cet inattendu dans la relation thérapeutique. Initialement mis sur le compte de la fragilisation de mon exercice professionnel, ainsi privé du jeu en présence de l'enfant ou des dessins en parole avec le patient, l'inattendu reste inexorablement extérieur à la clinique et exige un travail de création dans le soin psychique.

L'élaboration de cet ajustement s'affine au fil des entretiens. Ces moments de paroles inaugurent un temps d'écoute propre aux séances psychanalytiques. Ce qui m'apparaissait comme une fragilisation théorique dans le champ de l'accès à l'inconscient chez l'enfant devient un renforcement pratique, certes déjà connu chez l'adulte, de l'analyse centrée sur la parole avec les plus jeunes.

Forte de cette consolidation, je suis pourtant rattrapée par la survenue de l'inattendu sous une autre modalité. Si ce phénomène ne se situe plus dans le cadre ainsi révisé du regard vers l'écoute, je constate que son expression surgit de l'inconscient lui-même rendu accessible chez Simon par les discussions téléphoniques. Ce moment de conversation se transforme en temps de consultation au regard de l'investissement psychique mobilisé de part et d'autre, tant sur le plan transférentiel que contre-transférentiel. De cette implication éclairée par une pratique réinventée, je reste très surprise.

L'inattendu dans la clinique pointant initialement l'imprévu à l'extérieur du champ psychique devient la clinique de l'inattendu inscrivant finalement l'imprévisible dans la rencontre avec l'autre soi. Au-delà des événements qui catalysent l'inopiné, l'inattendu relève de l'étonnante manifestation de l'inconscient et de la déconcertation avec laquelle il prend celui qui l'entend.



CHAPITRE III : LA CLINIQUE DE L'INATTENDU

Initialement éprouvé dans l'instauration du confinement, l'inattendu manifeste ses premiers effets dans cet événement sanitaire. A partir de cette situation, j'ajuste ma pratique clinique dans une zone inconnue de la psychothérapie avec l'enfant par téléphone. M'inspirant du modèle de la psychanalyse, je le révisé en l'absence des outils de travail usuels, le jeu et le dessin. La recherche de nouvelles passerelles vers l'inconscient m'amène à renouer avec l'essence de ce dispositif : l'écoute.

Surgit alors la forme primitive de cet imprévisible, finalement situé dans le réservoir inconscient exploré fébrilement au fil des entretiens téléphoniques. Précisément, l'inattendu en clinique devient un pléonasme alourdissant l'idée qu'il s'agit fondamentalement de l'accidentel de la clinique même. Le travail psychique ne progresse que dans la soudaineté de chaque parole à venir. Si les questions sont attendues, les réponses sont déroutantes. La déconcertante vérité du cas singulier s'établit toujours par rapport à des considérations de structure. Le sens individuel surgit soudainement des lieux communs de l'analyse. Par exemple, l'étude de la construction oedipienne théorique éclaire la singulière structuration de la personnalité de l'analysant. La fondation de la psychanalyse rencontre la contingence du sujet.

Plus précisément, et selon Thomas Lepoutre³⁶ « Le travail clinique se détermine entre ce qui est de l'ordre d'une analyse effectivement attendue, bien que composée de questions ubiquitaires, et une série d'inattendus par lesquels le sens se réalise là ou s'accomplit le sujet inconscient. »

L'expérience analytique montre que c'est au sein même de cet inconscient que cohabitent l'attendu et l'inattendu. Sa structure offre des repères communs à partir desquels surgit l'unique vérité du patient. S'ancrer dans le savoir augmente le risque de ne découvrir que ce que j'étais déjà prête à trouver. Renoncer à cette référence invite à la création d'un accueil de l'inattendu au sein duquel s'installe la dynamique psychothérapeutique. Mais comment Simon s'approprie-t-il cet espace de soin psychique pour avancer dans son histoire personnelle ?

³⁶ . Lepoutre, T., « Analyse attendue, analyse inattendue », in *Cliniques méditerranéennes*, n°93, 2016, p. 183.

L'actualisation en psychothérapie

La psychanalyse organise un champ théorique nourri de la clinique. Entendre l'inattendu de cette pratique interroge la place sur laquelle déposer le socle de la connaissance psychanalytique pour se laisser suffisamment surprendre dans la rencontre avec le patient. Entre l'ancrage dans un corpus théorique et l'imprévisibilité de la clinique, je tente de prendre en compte les voies toujours nouvelles et singulières que le sujet trouve pour exprimer sa souffrance.

Dans cette partie, j'intègre le matériel psychique déposé par Simon durant la seconde phase du confinement. L'annonce d'un prolongement d'au moins un mois nous amène à vivre les vacances du printemps en dehors des repères de la scolarité. Ce rythme des congés reste un point de repère juridique pour l'organisation familiale de Simon. Cet enfant est hébergé durant la complète première semaine chez son père. Afin de composer avec l'inquiétude qui accompagne cet enfant pour ce séjour, je maintiens la séance et découvre le conflit de loyauté avec lequel il lutte ardemment. En préservant ce temps durant lequel j'explore sa situation j'espère que cet enfant parviendra à réunir ses ressources.

D'ailleurs, les derniers événements cliniques récoltés durant les précédents entretiens m'amène à concevoir les rendez-vous suivants comme des séances. En effet, « séance » vient de « séant » donc « seoir ». Du latin *sedere* indiquant la station assise, Alain Rey³⁷ décrit l'évolution de ce mot vers les sens de « rester inactif », « séjourner » ou encore « être situé » quelque part. Dans la situation de Simon, j'aspire à le guider pour qu'il puisse se situer dans sa constellation familiale. Sa place maintenue en thérapie lui accorde le « droit de siéger » dans cette structure familiale visitée psychiquement. En effet, de « séant » dérive « séance » qui a d'abord signifié « aptitude, convenance » et « situation » avant de prendre le sens de « réunion des membres d'une assemblée ». Au sens moderne, ce mot désigne la durée d'une réunion où un temps déterminé est consacré à un travail. Nous serons donc ensemble durant son séjour chez son père.

³⁷ . Rey, A., *l'Origine et l'Histoire des mots racontées par Alain Rey : Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016, p. 2202.

Dans l'organisation parentale, je m'interroge sur sa possibilité à séjourner dans ces deux domiciles. Comment garder le droit de siéger chez une mère où sa sœur envahit toutes les pièces de ses cris et comment habiter chez un père où la violence réduit la fonction protectrice de l'habitat ?

Dans l'intime de cet enfant, je me questionne sur l'attitude à adopter afin de préserver cet espace psychique, son territoire intérieur. Dois-je organiser une concertation parentale puis signaler les propos à la justice ?

Les événements surgissant dans la suite des séances téléphoniques interrogent tant l'élaboration de cet épineux positionnement professionnel que l'exploration de l'énigme psychique condensée sous la figuration du zombie.

L'attention portée aux manifestations situées en périphérie du cadre proposé apporte des éclairages sur ce que montre et cache à la fois la parole de Simon. L'opacité du zombie confère à cette figure sa limite et sa puissance car c'est derrière cet énoncé, extirpé de l'imaginaire, que s'exprime sa réalité. L'image à double sens du zombie, de la menace surgit sa force, lui confère également une double temporalité. D'une peur accrochée à la mort de son grand-père maternel, Simon porte aujourd'hui la crainte d'une trahison liée à sa future séance organisée chez son père. La réactualisation de son impuissance dans les agissements des adultes m'alerte sur les précautions à engager dans le but de préserver l'alliance thérapeutique avec lui.

L'agitation provoquée par ce phénomène inconscient parcourt en ricochet les bordures du cadre psychothérapeutique. Les frontières entre le dedans et le dehors s'estompent, la représentation de son intériorité se parcellise entre « chez une mère » et « chez un père », et rendent accessible l'essentiel demeuré jusqu'ici dans cet hors champ : où est Simon ? L'actualisation de son investissement par l'oubli de la séance suivant celle vécue chez son père dévoile l'effet de rupture suscité par cette mise en relation avec le domaine paternel.

Le tableau du zombie serait un écran. Il représente potentiellement cette émotion nommée « peur » mais voile probablement ce sentiment nommé « loyauté ». Levons progressivement la couverture sur cette oeuvre afin que Simon s'épargne l'art de son effacement.

D'un lieu « entre deux »

La septième séance s'organise depuis le domicile du père de Simon. Le début de l'entretien amène cet enfant à me décrire les circulations de la maison, me laissant à penser que tout est ouvert et entendable. Puis il reprend ses peurs nocturnes. Il décrit leur intensité lorsqu'il a besoin de se rendre aux toilettes dans le noir. Il précise les bruits que produisent les sanitaires en me les faisant entendre directement depuis le lieu. Se rendant donc aux toilettes tout en me parlant, il s'y retrouve « nez-à-nez » avec son père qui y effectuait les réparations.

Cet événement provoque une intrusion dans cet espace de transformation que nous investissons ensemble. Je flotte entre ce que me fournissent les données de la perception et le niveau de compréhension que j'ai des choses. Ici, je marche avec Simon dans le domicile de son père jusqu'à le rencontrer dans le lieu d'aisance. Je restitue cette sensation à mon patient, partageant la gêne de cet incident et invitant Simon à en dire son ressenti. Ce point choisi pour traduire ma pensée se situe à un carrefour de significations tel que je touche par mon intervention le préconscient du patient. Saisissant instantanément l'impact de ce déplacement de la chambre aux toilettes, de l'intime psychique à l'intime physique, je verbalise l'excitation relationnelle qui en émane et interroge les lieux privés et les places dans cette famille. Pour autant, je n'attends pas immédiatement l'effet de mon intervention mais j'observe dans le temps comment surgissent les rejets inconscients.

À la fin de l'entretien Simon remet le téléphone à son père et je développe ainsi un premier contact verbal avec cet homme. Il aborde les terreurs nocturnes de son fils, focalisées sur les zombies dont il dénonce leur irréalité tout en acceptant que Simon trouve exceptionnellement refuge dans la chambre de sa sœur pour gérer cet état d'inquiétude. Il confie le souvenir de sa propre peur infantile du noir.

Nous discutons de l'intérêt de « remettre les choses dans la réalité » justifiant sa franche parole envers son fils, et parlons de la nécessité d'accueillir l'excitation que cette peur provoque chez Simon afin d'en identifier les racines. J'espère avoir planté une graine de pensées à développer ultérieurement.

La huitième séance s'organise depuis sa chambre du domicile maternel et concerne le récit du séjour chez son père. Simon évoque une expérience vécue durant cette semaine là en l'introduisant avec des précautions de langage : « je ne sais pas si c'est dangereux ... » puis il décrit la découverte du tir à la carabine de plombs avec un ami paternel. Cet enfant décrit alors l'environnement où s'est déroulé cette séquence, précise le bruit et la force de cet objet, son admiration et sa peur.

Cette évocation s'interrompt soudainement car les cris de sa sœur, située au rez-de-chaussée, lui parviennent, et à moi également. Il intègre ce phénomène à la séance et raconte le conflit qui a conduit à cet état de crise. Il pense qu'elle réagit ainsi car elle s'est faite sermonner après avoir refusé de débarrasser les couverts après le déjeuner. Simon dit en avoir l'habitude.

Durant ce rendez-vous, je reste au plus prêt du matériel déposé par Simon et utilisons le langage le plus banal pour saisir ce qu'il exprime. Je pense qu'il apprivoise l'effet de la séance organisée chez son père dans notre relation. En offrant un écho très proche à son univers émotionnel par l'usage de ses propres mots je tente de l'assurer d'une résonance supportable de son éprouvé. Je mobilise une identification profitable à la liquidation de sa tension interne en restant dans l'accueil stable et solide de ce qui le traverse, l'essentiel étant qu'il s'autorise à dire.

La fin de la séance me remet en contact avec sa mère qui saisit ce moment pour préciser deux données. Elle constate que c'est la première fois que Simon s'isole dans sa chambre pour vivre sa séance intimement et ajoute que sa fille lui a rapporté que le père écoutait la séance précédente de son fils. Je souligne combien il s'avère précieux que Simon ait un espace à lui, mais que ce lieu ne dépend pas du territoire concret sur lequel il grandit. Il s'agit davantage d'identifier un domaine intime psychiquement préservé des intrusions physiques du père et des inquisitions relationnelles de la mère.

En parallèle au déroulement de l'entretien, je note l'oubli du paiement d'un précédent rendez-vous, initialement enregistré à la date de « la séance du père » assumée financièrement par la mère. Les oublis ne font que commencer.

À un espace « hors cadre »

Le déroulement de cette neuvième séance m'incite à la qualifier de « discussions » au sens où elle reflète une secousse. L'agitation avec laquelle se déroule ce rendez-vous, où l'oubli de la mère se cumule au mutisme de l'enfant m'amène à en examiner les enjeux. Le verbe latin *discutere* indique « faire tomber en secouant, fracasser, détacher » puis « dissiper ». Selon Alain Rey³⁸, le sens figuré renvoie à « écarter, rendre vain » puis « examiner ».

La parole s'ouvre par le silence du téléphone. D'abord prise dans l'hypothèse d'un retard j'accède à l'éventualité d'un oubli. J'avance dans ce temps suspendu, pensant à Simon et développe une certaine inquiétude. Dans le contexte identifié, je décide d'adresser un message après quinze minutes d'attente afin de signaler la situation et de rappeler ma disponibilité. Dès la réception de l'information, je reçois l'appel de Simon mais entends d'abord sa mère présenter des excuses par cette formule : « Je suis désolée, j'ai complètement oublié le rendez-vous. » C'est la première fois que cette dame manque de rappeler à son fils l'heure de « notre » séance, l'heure de « sa » séance.

Puis, quand l'enfant s'approprie le téléphone, il me met en attente à deux reprises par une manipulation inappropriée sur le « smartphone », sollicitant sa mère pour rétablir la communication. Entre ces deux interférences technologiques, ou ces actes manqués répétés, Simon me dit qu'il est en train de jouer au badminton avec sa sœur et une amie à elle. Il souhaite prolonger ce jeu tout en estimant n'y avoir été intégré que par défaut, les filles étant plus grandes que lui donc meilleures selon son avis, mais suffisamment conciliantes pour accepter son niveau inférieur.

Il dépose ensuite le contenu du cauchemar réalisé chez son père : il se trouvait chez sa mère, croisait Camille sa sœur puis, en sortant de la chambre croisait une « fausse Camille » qui était une « âme réincarnée ». Il allait donc sauver Camille pendant que le double attaquait ses parents. Puis il s'est réveillé. Il continue en évoquant la moquerie de son père sur les zombies. En cette fin de séance, je lui propose d'en reparler ensemble lors du prochain rendez-vous.

³⁸ . Rey, A., *l'Origine et l'Histoire des mots racontées par Alain Rey : Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016, p. 694.

Ce dédoublement évoque l'inquiétant dans sa dimension ambivalente du *unheimlich*³⁹ au coeur de laquelle les contraires coïncident : l'intime et le secret réunis face à l'étranger. La soeur étant deux, à la fois vivante et morte, aimé et redoutée, elle sème le trouble entre la réalité psychique et la réalité concrète. Dans ce phénomène du dédoublement s'exprime le refoulé, cet étranger à nous-même. L'inquiétant serait quelque chose qui aurait dû rester dans le monde caché et qui est venu au jour. Le retour de ce refoulé révèle cet élément qui appartient au chez soi d'autrefois. Ce dédoublement de Camille correspondrait-il à son ambivalence transférentielle engagée sur le plan maternel ?

Avec Simon, un examen contradictoire des arguments avancés pour excuser l'oubli laisse émerger l'effet du conflit de loyauté. D'un côté, la dérision avec laquelle l'acte est inscrit dans un quotidien maternel débordé et de l'autre le relatif amusement sportif de Simon, m'installe dans la fragilisation des investissements. Comme s'il devenait difficile de garder le contact avec une témoin des ambivalences relationnelles et mémoire de confidences interdites.

Quelle contestation s'exprime dans ce qui tente pourtant d'être ainsi dissipé ? Simon me touche dans nos limites. Cherche-t-il à les détruire ou bien à vérifier leur solidité ? S'agit-il pour lui d'un acte visant à porter l'expression de son agressivité ou d'un acte qui vise à détruire les moyens d'expression eux-mêmes et donc l'objet-analyste qui en est le support ?

La technique par téléphone laisse surgir l'inattendu de l'oubli et me permet d'en éprouver les effets, avec intensité et authenticité. De cet agir dans le cadre surgit l'attente impatiente de la reprise des séances au cabinet. Se déplace probablement le besoin de saisir ce qui s'est joué sur ce temps de la discussion dans un autre espace. Mais substituer une technique par une autre est stérile : le bureau ne remplace pas le téléphone. J'espère saisir plus précisément les enjeux dans le temps de la métabolisation. L'objectif est de permettre le développement le plus favorable de l'analyse, celle de la transformation des fragments inconscients en éléments conscients.

De nouveau, est-ce une question de technique ou de temporalité ?

³⁹ . Freud, S., *L'inquiétant*, Paris, PUF, Oeuvres complètes, 2012, Tome XV, p. 175.

Il me semble que l'accès au dessin soutiendra ce processus combinant l'accès à l'inattendu figuré avec la présence à l'autre. Or, ce déplacement d'une technique orale au téléphone vers une technique picturale au cabinet exige de prendre en compte la réalité. A ce stade de la survenue de l'oubli, je tâtonne dans le sens à donner avec Simon à cet événement.

Par ailleurs, la perspective mécaniciste de l'outil prolongeant l'organe invite à la prudence. L'instrument n'a pas de structure interne et il n'agit que parce qu'il transmet et amplifie la force que l'organe lui impose. A cet instant de la thérapie analytique, Simon porte une résistance à partir de laquelle je dois apprendre sur son fonctionnement inconscient. Insister en redoublant de confrontation par le matériel renforcerait probablement les défenses.

La technique en psychanalyse d'enfant vise à obtenir un lien entre un savoir perpétuellement remanié et une expérience émotionnelle entre deux personnes. Elle tente d'améliorer les conditions de ce rapport et cible la transformation des liens internes pathologiques. Leur dépassement passe par l'introjection d'un objet qui pense pour l'enfant, reçoit et suscite ses émotions, et lui permet à la fin de se séparer. Ce but passe par le respect de ce qui demeure inconnu chez l'autre.

Ma réaction à cet oubli de séance rencontre étrangement la tempérance. C'est dans ce respect de l'après-coup que la création interprétative favorise le rétablissement de la neutralité analytique et la découverte du sens de cet acte. L'épaisseur émotionnelle qui envahit mon mouvement contre-transférentiel exige de liquider cette mise en compétition des figures parentales afin que Simon puisse entreprendre une nouvelle édition de ses relations affectueuses.

La perspective du déconfinement permet de se projeter pour une séance avec Simon au cabinet. Cette rencontre sera aussi l'occasion de réintégrer le projet de consultation avec son père. Cette nouvelle phase apportera son lot d'étonnement quant à la massivité des éprouvés contre-transférentiels. En effet, vivre les échanges avec les parents en « présentiel » provoque un transfert beaucoup plus direct des affects sous-tendus. Par ailleurs, offrir à Simon notre réaction en direct lors de l'accueil de ses proches au cabinet renforce l'incarnation d'un ajustement permanent au nom de la protection de son espace.

Dans le contexte du confinement convoquant la créativité pour sublimer l'étrangeté, je tente d'établir de nouveaux ponts entre la réalité du soin et le désir de soigner. En tant que clinicienne, je note qu'il est d'abord difficile d'entendre l'enfant, et plus complexe encore de se mettre en état de le faire.

Il m'apparaît que la création d'un cadre téléphonique assure la mise en lien avec ce patient. Ce qui relève initialement de l'étranger, à savoir du non-familier, surgit finalement du renouveau. Mais, d'après Sigmund Freud⁴⁰, la condition essentielle de la survenue du sentiment inquiétant se trouve dans l'incertitude intellectuelle. De cet état émane le processus créatif qui vise donc à sublimer la pulsion ainsi inhibée quant au but. En effet, la création vient au secours de cet impasse intellectuelle et j'espère en découvrir une « réinvention ». Or, « l'inquiétant serait quelque chose où, pour ainsi dire, on ne se retrouve pas ». Dès lors, l'inquiétant n'est pas seulement le non familier mais également le secret qui émerge. Le noyau de l'angoisse spécifique agitant le cœur de l'inquiétant est la répétition, celle qui révèle des situations à la fois étrangères et familières et qui bascule de la répétition du même à la compulsion de répétition. Ainsi, la survenue continue de l'inattendu dans la clinique suscite le sentiment de l'étrange et rend accessible la signification de ce refoulé aux origines de la répétition, du redoublement.

Rester prête à la surprise de l'inconscient exige un état de rêverie que la technologie nous semble limiter dans ce canal téléphonique. Est-ce un effet de l'outil ou de notre apprivoisement de la situation ?

Les images que dévoile l'inattendu sont à la base de la pensée et le dessin soutient ce processus. Pourtant, saisi dans les mots, le propos est réveillé par la sonorité qui en révèle le sens. Il semble que ce phénomène transformant l'écoute en compréhension s'actualise à partir de soins organisés à distance. Mais comment entendre la répétition du zombie chez Simon ? Comment tenir le lien avec cette figuration inconsciente ? Comment adresser son interprétation du côté de l'ambivalence relationnelle ? Comment mettre en relation l'affect qui habite l'enfant et le lien qui se construit entre nous ? Où se trouvent nos résistances ?

⁴⁰. Freud, S., *L'inquiétant*, Paris, PUF, Oeuvres complètes, 2012, Tome XV, p. 153.

L'analyse par le contre-transfert

Le contre-transfert, c'est l'analyse des défenses de l'analysant qui habite l'analyste. Il correspond, selon Jean Laplanche & Jean-Bertrand Pontalis⁴¹, à « l'ensemble des réactions inconscientes de l'analyste à la personne de l'analysé et plus particulièrement au transfert de celui-ci. » Ses manifestations guident l'interprétation car une telle attitude postule que la résonance d'inconscient à inconscient constitue la communication authentiquement psychanalytique, à la condition de se soumettre à l'analyse personnelle pour ne pas aller plus loin que ses propres complexes et résistances internes. La thérapie analytique exige donc la délimitation des émotions respectivement ressenties par la supervision.

La reprise des rendez-vous au cabinet révèlent une dynamique de contact relevant de la *consultacion*⁴². Il s'agit bien de délibérer à plusieurs, ou plutôt à partir « des plusieurs » qui encerclent Simon, mes éléments contre-transférentiels inclus. Prenant avis sur nos perceptions et la désorganisation que j'éprouve au contact des parents de cet enfant, je mesure mieux l'organisation interne avec laquelle ce patient tente de composer constamment.

Je réalise qu'il existe une sorte de précession du contre-transfert sur le transfert. En tant qu'analyste, il me faut me dérober à tout un aspect des investissements du patient et de ses parents. Afin d'entendre ce qui est spécifique à Simon, je tente de garder une distance en écoutant ce qui lui appartient. Il me faut laisser en jachère tout un courant de l'affectivité parentale par l'évitement d'un aspect de ma propre perception. Mais la surdité à cet écho risque de provoquer des limites dans la compréhension de l'éprouvé de cet enfant.

L'étude de ces éléments en dehors de la séance vise à assurer l'accueil de Simon dans mon fonctionnement psychique mis au service de sa compréhension. Cet enfant pouvant alors percevoir mon investissement et s'en saisir pour se situer dans son schéma familial. Je tente de préserver une fonction d'enveloppe contenante durant ces passages houleux de séparation marquée entre l'installation dans la salle d'attente et l'entrée dans le cabinet.

⁴¹ . Laplanche, J. & Pontalis, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2009, p. 103.

⁴² . Rey, A., *l'Origine et l'Histoire des mots racontées par Alain Rey : Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016, p. 546.

J'essaie de comprendre, c'est-à-dire de tenir dans un contenant durant ce laps de temps entre les séances, afin de permettre au patient de se sentir contenu. Ma constance dans l'accueil garantit la capacité à tenir un lien en dépit des attaques qui le malmènent. Cette attention réflexive rencontre parfois ma précipitation pour traduire la nature de ce qui touche Simon. Mon attitude analytique me réinstalle dans l'accueil et non l'empressement à rendre explicite ce qui ne l'est pas encore.

Or, dès les « retrouvailles » au cabinet sur le palier de la salle d'attente, ma barrière de contact assurant ma capacité à penser est bombardée. Les projections surgissent massivement et m'habitent intensément. Je dégage mon moi de cette assimilation appartenant au patient pour que la compréhension se relance. Le téléphone filtre ce phénomène. Regretterais-je cet ancien procédé ?

Durant le cycle des consultations organisées au cabinet, je réalise combien le lien créé durant le confinement au fil des entretiens téléphoniques nourrit l'illusion d'un temps analytique. C'est comme si nous étions déjà au travail Simon et moi, alors que nous débutons juste le temps de l'analyse préliminaire.

L'agitation marquée par cet enfant traduit peut être aussi un état lié au fait qu'il s'agit seulement de notre seconde rendez-vous en face-à-face. La possibilité de s'observer de nouveau, le fait de poser un regard sur son attitude suscite probablement une tension. Je ne peux ignorer que ce moment de re-trouvailles porte en lui la trace des séances partagées durant le confinement. Nos mémoires gardent en elles ce qui s'est dit. C'est donc une seconde consultation compilant les huit précédentes discussions.

Le passage du seuil de la salle d'attente vers le cabinet induit probablement des remaniements symboliques, éventuellement un mouvement d'évacuation des matières psychiques antérieurement déposées et potentiellement la vérification de notre capacité à s'accueillir encore suite à cette transformation réalisée dans l'invisible du confinement. Quels sont les effets relationnels du déconfinement ?

Au sein du cabinet

Le dixième rendez-vous s'organise au cabinet. La mère s'excuse de présenter son fils « en l'état », et adresse un regard gêné vers sa coupe de cheveux laissée en jachère durant le confinement.

A peine installé dans le fauteuil, Simon dit ne plus faire de cauchemar. Il raconte comment les zombies le conduisent à s'enterrer pour s'en protéger. Il reste en alerte car ils peuvent surgir n'importe quand. Il souhaite que la police l'aide ou qu'une arme le protège ou encore que le soleil les brûle. Je note la demande de protection tournée vers un tiers en rapport avec l'autorité ou s'en remettant au divin : Simon aspire à être entouré face à ses peurs.

A la fin du rendez-vous, nous parlons ensemble de l'organisation de la consultation avec son père. Je réitère l'objectif : je ne reçois son parent qu'avec le projet de parler de son fils car Simon est encore concrètement et réellement porté par ses géniteurs. Or, accueillir ce père après avoir découvert le fantasme de trahison que porte Simon alimente l'angoisse de la divulgation. Ce moment peut devenir une intrusion dans sa vie privée. De plus, l'enfant sait qu'il doit compter sur les adultes pour vivre et survivre en l'état de sa dépendance.

J'informe alors la mère du contact à construire avec le père pour le convier à la séance suivante. Elle associe cette idée avec sa difficulté financière à maintenir les entretiens au rythme hebdomadaire. Elle demande ensuite si la séance en attente de règlement correspond à celle du père, ce qui, après vérification, n'est pas le cas. Enfin, elle souhaite la facture avec toutes les dates des rendez-vous précédents en vue de bénéficier d'un remboursement partiel par sa mutuelle.

J'adresse ensuite un message au père, lui proposant d'accompagner Simon à sa prochaine séance. Il répond par un réaménagement du créneau pourtant réservé. Ce moment génère une certaine désorganisation en brouillant les interlocuteurs car j'ignore si les parents communiquent autour du meilleur horaire à identifier. Puis, c'est un moment d'isolement qui s'installe avec la mise en attente du rendez-vous à valider sur un créneau modifié mais non confirmé. Pendant ce temps, Simon redevient péniblement flottant. Jusqu'à la date négociée.

Le onzième rendez-vous se déroule autour de la rencontre avec le père de Simon. Notant leur retard, je vais dans la salle d'attente afin de constater leur absence. Soudainement, j'entends Simon monter l'escalier, rapidement, suivi de son père qui demande immédiatement à se rendre aux toilettes. Je suis saisie par les précautions sanitaires exigées en ce déconfinement signalant la nécessité de fermer l'accès à ce « lieu d'aisance ». Après avoir indiqué les sanitaires, je reste avec Simon dans l'espace de transition afin de se rendre tous les trois dans le bureau. Durant cette phase d'attente, Simon manifeste une intense excitation, tentant de grimper sur le canapé, mobilier lui aussi condamné durant cette période phobo-obsessionnelle. Cette séquence me rappelle l'incident survenu dans les sanitaires lors d'un rendez-vous téléphonique.

Son père réapparaît, s'excuse du retard qu'il met sur le compte de l'oubli de la séance et avoue avoir roulé très vite depuis sa campagne pour limiter l'impact de ce délai. Simon mime ce qui représente un exploit de pilote dans son esprit.

J'introduis ce moment de rencontre et Simon reste effervescent. Son père s'approprie ce tempérament et note que sa fille est encore plus débordante. L'accueil du trouble de Simon permet à l'enfant d'aborder ses peurs et la question des zombies. Face à la rationalisation de son parent, Simon entend que cette figure n'existe pas et qu'il est nécessaire de l'évacuer, simplement. Je reformule l'interprétation possiblement située du côté de l'angoisse de mort et l'enfant précise sa peur du noir. Il développe cette inquiétude et rappelle sa stratégie d'adaptation à cette terreur pour justifier son besoin de dormir auprès de sa soeur lorsqu'il est hébergé chez son père. Ce dernier en convient et rapporte alors sa propre expérience de la solitude située dans son enfance. A partir de cette réflexion commune, Simon raconte un moment de méditation sous l'eau et la sensation d'apaisement qu'il en retire. Son père récupère cette capacité pour inciter son fils à s'installer dans cet état mental lorsque ses angoisses le saisissent la nuit. La discussion se poursuit vers l'événement de la mort. Le père objectivise l'inertie d'un corps en décomposition et écarte la croyance de Simon en la libération de l'âme. Puis, il témoigne de sa confrontation à la perte d'un proche et considère qu'effectivement, penser à un être décédé c'est en cultiver le souvenir.

Je termine cette séance sur cette dynamique du lien et tente d'engager le prochain rendez-vous. Le père se dégage de l'organisation et du financement et m'invite à appeler la mère de Simon pour planifier la suite des soins. J'obtempère mais me confronte au silence de la mère durant plusieurs jours, gardant alors le créneau de Simon dans l'incertitude de le recevoir.

A l'issue de cette séquence, je m'interroge sur la réitération du mot « zombie ». Avant toute tentative d'élaboration d'interprétation, est-ce possible, dans ce moment d'écoute préalable au projet thérapeutique, d'entendre la multiplicité des termes que recèle ce mot ?

En effet, comme le précise Henri Bergson⁴³ dans la répétition comique du mot, ce phénomène symbolise un sentiment comprimé dans cette représentation et l'idée qui le compose vient le comprimer de nouveau. Que se répète de Simon dans cet énoncé ? Le risque de banaliser cette figuration alerte sur ce premier geste de la reconnaissance car pris dans la mécanique de sa survenue, j'en perçois moins de relief. Or, cette fréquence dans l'apparition de ce thème m'invite à en saisir, dans un premier temps, la forme. Ensuite surviendra le moment d'en analyser la matière, si je ne deviens pas étrangère aux détails présents dans l'évolution des traductions du zombie.

Comme l'écrit Cléopâtre Athanassiou-Popesco⁴⁴, le style de l'interprétation doit être simple et s'inscrire dans un temps de pré-interprétation. Utiliser le langage de l'enfant n'est pas le suivre dans la concrétisation de sa pensée ni de son expression car le « comme » de la proposition souligne l'existence d'un déplacement symbolique. Dans le cas des évocations de Simon, et au regard de la conception que je développe à cet instant de la rencontre, le zombie, pour lui, c'est comme s'il fallait en parler souvent pour le décrire sous différentes facettes, vérifier par la récurrence de ce thème la capacité à continuer à le considérer et à en mesurer les effets sur l'autre qui en garde une mémoire.

⁴³ . Bergson, H., *Le rire, essai sur la signification du comique*, Paris, PUF, 2016, p. 56.

⁴⁴ . Athanassiou-Popesco, C., *La technique en psychanalyse d'enfant*, Paris, Edition Popesco, 2009, p. 268.

Au-delà du déconfinement

Le douzième rendez-vous confirmé représente une nouvelle première fois. Accueillant le couple mère-fils dans la salle d'attente, je suis attrapée dans une discussion autour de la possibilité de s'asseoir sur le canapé. Précédemment condamné au regard des conditions sanitaires, Simon a intériorisé l'interdit de bénéficier de cet équipement. Mais, épuisée par des séances de kinésithérapie, la mère de Simon en aurait besoin le temps de la consultation qu'elle a d'ailleurs hésité à annuler pour l'organiser par téléphone. Pendant qu'elle développe sa douleur, son fils s'enfuit aux toilettes. Il se rend vers celles du bas, fermées, donc revient au premier étage pour occuper celles accessibles. Durant cette absence, la mère raconte la pression scolaire en cette veille de reprise car elle s'inquiète d'entendre Simon dire qu'il a tout oublié. Elle précise la tension avec la maîtresse, majorée depuis le mail évoquant les qualités « autistiques » de cet élève via ses dessins. Le correcteur orthographique aurait transformé le mot « artistique » ?

Cette introduction durant laquelle Simon manifeste déjà une certaine agitation, se prolonge par un discours de l'enfant au sujet de la chaleur qu'il « supporte mal comme sa mère ». Je l'accueille effectivement dans un bureau aux fenêtres encore exceptionnellement ouvertes pour aérer l'espace. De même, j'utilise une ventilation mobile pour rafraîchir le lieu par un souffle frais. Une fois ces modifications identifiées, Simon voit le matériel de dessin libre et dit sa peur de développer des boutons comme son premier sur le nez. Il ajoute que c'est « une peur non envahissante » mais s'approche de moi pour l'exposer. La discussion reste brève et l'ouverture du dessin libre émerge avec l'explicitation de la destinée de sa création. Ses oeuvres resteront dans sa pochette individuelle au cabinet. Simon exprime une première négociation : il souhaite utiliser un crayon à papier pour dessiner le motif, éventuellement le corriger voire l'effacer. Il dit vouloir une consigne et souhaite obtenir un modèle. Je l'invite à rester dans l'imaginaire ainsi préalablement visité par ces défenses. Il s'avère difficile de s'abandonner à la réalité externe. Simon redouble de vigilance dans ces accroches à l'environnement par la température, ou à l'autre par l'instruction. Je note ses résistances, considérant ses entraves dans l'exploration de son intérieur.

Simon dessine un personnage gris pâle dans un hôpital psychiatrique où s'est suicidée « l'actrice de superman, une personne bizarre ». Un corps aux jambes amputées aux moignons poilus, dents pourries et œil unique la traduit.

Lorsqu'il a terminé, nous regardons ensemble son dessin. C'est déjà proposer à Simon un sens commun sur sa représentation, c'est-à-dire un double regard. Deux perspectives s'offrent à lui dont le croisement est générateur d'une création dans la différence. La production interne transférée sur le papier devient le support d'un dialogue avec l'analyste dont la réflexion résonne avec la parole de l'enfant. Il importe que le patient supporte de rester un moment seul avec son dessin plutôt que d'avoir la confirmation quasi continue que je le regarde, comme si c'était à moi seul que revient le désir de lui donner un sens. Le sujet retient et contient sa production jusqu'à ce qu'il me la dévoile, manifestant de la sorte l'intention de sortir d'un monde intérieur dans lequel il est seul avec lui-même, pour aller dans le monde externe exposer au regard d'un autre ce qu'il a de plus intime mais qu'il ne connaît pas. Simon accepte de me montrer son dessin, me laisse penser à ce qu'il représente et réfléchit également avec moi à son contenu, acceptant de se laisser émerger hors d'une sphère purement privée. Posant mon regard sur sa production, l'enfant perçoit qu'une autre vision s'en empare. Ce mouvement génère l'altérité car ma représentation introduit un autre reconnu par l'enfant. L'analyste n'est pas l'analysant, sa parole bouscule les processus latents en cours et transforme le sens d'un passage inconscient vers une amorce consciente. A ce moment de l'étude du dessin, je reste accrochée à sa figuration aussi brute que le propos descriptif que produit Simon. Composant avec les défenses manifestées, je propose un simple écho aux mots employés soutenant l'effort mobilisé dans la lutte contre le vide pour engager ce dessin.

Simon s'engage ensuite dans un second dessin. Il reproduit sur la page vierge la boîte de crayons de couleurs posée devant lui. Il s'agit alors de dessiner pour dessiner sans pouvoir penser avec moi au sens de cette production. Je valorise la qualité graphique de l'oeuvre et considère la difficulté que porte Simon à rester ainsi exposé à son intériorité. L'invention n'est plus accessible. La réalité s'impose pour combler ce barrage.

A la fin de la séance, Simon veut montrer ses productions à sa mère et me saisit dans sa demande.

Rédigeant mes notes de séance, je constate que le dessin de Simon reste pauvre fantastiquement. Il s'agit de la peur ou du recopiage pour combler un réservoir imaginaire vide. Sa demande de consigne s'entend comme une tentative de s'économiser une exploration interne. Mais aussi comme une occasion de s'épargner le risque d'être interrompu dans ce moment d'infériorité. Cet enfant me semble bousculé par ses parents, sans cesse stoppé dans son installation ou parfois court-circuité dans la mise au premier plan des agissements parentaux. Considérant qu'il n'a pas d'espace pour lui, je me rappelle qu'il se trouve dans une phase d'appropriation du cabinet. Effectivement, bien qu'en relation depuis plus de deux mois, nous sommes en période de découverte de cet endroit depuis le déconfinement. Ainsi, après un lien au téléphone pourtant très proche, nous créons un nouveau lieu commun.

Si Simon ne laisse pas de trace sur le papier en ces premiers dessins, il occupe mes pensées. Cette mise en connexion par le travail du pré-conscient exige pourtant de rester dans l'accueil réinitialisé. En effet, je chemine dans ces contaminations relationnelles plus vives que lors des rendez-vous téléphoniques. Que dire de ce ballottage éprouvé aux côtés des parents de Simon en vue d'en partager les effets ? Cette discussion pourrait provoquer un éclairage soudain de ce qui s'est jusqu'alors maintenu caché n'entraînant pas un dévoilement mais, au contraire, d'autres masques ou défenses maintenant l'organisation psychique hors d'un état de choc. La complexité du travail interprétatif consiste à mettre l'enfant devant la possibilité de choisir de bons liens. Ceux qui agitent les zombies sont effectivement clivants. Pourquoi ? Tout comme « le jeu du rire⁴⁵ apparaît lorsqu'un effet se propage s'ajoutant à lui-même, de sorte que la cause, insignifiante à l'origine, aboutit par un progrès nécessaire à un résultat aussi important qu'inattendu », ici je mise sur la discrétion pour ouvrir progressivement un espace de travail psychique.

⁴⁵ . Bergson, H., *Le rire, essai sur la signification du comique*, Paris, PUF, 2016, p. 62.

La treizième rencontre s'organise autour du matériel dessiné lors de la précédente consultation. Je dispose la pochette de Simon sur la table, témoignant ainsi mon engagement envers lui : c'est ce patient que j'attends. Je souhaite signifier que ce moment lui est exclusivement dédié.

Pourtant, l'accueil en salle d'attente suscite déjà un sentiment de rupture en moi. Simon se délecte d'une lecture sur le thème des chats avec la complicité de sa mère qu'il doit interrompre. Le commencement de la séance s'organise autour de cette impression que je décide de partager avec lui pour pointer l'effet de ce passage entre l'attente et le rendez-vous, entre sa mère et sa psychologue, et offrir une continuité entre ces deux temps, ces deux lieux, ces deux liens.

Simon découvre son matériel, ignore ses précédents dessins et souhaite disposer d'une feuille blanche. Ainsi préparé pour colorier les dessins avec sa boîte de crayons de couleurs, il demande pourtant le crayon à papier. Je lui suggère d'utiliser le crayon noir pour conserver la couleur grise du trait bien que ce procédé vienne annuler toute possibilité d'effacer la trace.

Il dessine alors sa tombe dans un cimetière à l'ambiance embrumée, aux côtés d'une crotte de loup-garou sous une pleine lune figurée avec tristesse. L'intensité du travail inconscient en cours dans sa création est telle que je reste silencieuse. L'enfant donne forme à une partie de son monde dont il sait qu'il existe une autre partie cachée. La composition entière se réalise de manière synchrétique et par une série de feed-back dont lui seul a le secret.

Je le regarde évoluer dans sa production puis, lorsqu'il signale avoir terminé, je me rapproche de lui pour se raconter l'histoire de ce dessin. Finalement, ce mouvement induit une suite dans la création. Simon développe des bulles de dialogue et sollicite mon aide pour écrire quelques expressions. Je note que ma présence vient soutenir sa connaissance d'un vocabulaire pourtant juste. Je me décale alors de l'énoncé orthographique pour verbaliser ce constat dans sa connaissance déjà disponible. Simon prolongeant donc sa production, je me remets en retrait. Il saisit sa première couleur et vient souligner quelques détails dans son dessin, valorisant la ligne d'horizon.

Commencerais-je à « pré-voir » un lointain par cet effet de perspective ?

Dans cette étape, Simon introduit ensuite une couleur marron d'une nuance sombre pour signifier le sol. Puis une seconde nuance dans la même teinte pour valoriser la crotte. Simon parle en coloriant.

Je termine le rendez-vous en archivant son dessin dans sa pochette, ce qui l'amène à demander à le faire voir à sa mère. Je lui exprime un refus provisoire, souhaitant le laisser dans son imaginaire ici. Cette décision vise à éviter la récupération (approbation ou rejet) de sa pensée. Je pense qu'il sera profitable de les présenter en synthèse si Simon en éprouve toujours le besoin. Ce temps dédié au partage avec les parents se construit avec l'enfant qui saisit parfois d'exposer ce qu'il a déposé, dans un après-coup consolidateur.

Sa mère nous rejoint lors du paiement, et Simon lui dit immédiatement qu'il a fait « un dessin qui fait peur ». Elle demande aussitôt à « ne pas le voir » vu le thème. Puis, Simon veut me donner le chèque mais il ne pense pas être capable de le détacher. Sous les encouragements de sa mère, il tente donc cette opération et le déchire très partiellement en milieu de découpe. Sa mère, en pliant méticuleusement l'autre côté du document, lui propose d'effectuer ensemble cette tâche. Elle vient à sa rencontre sur cette bordure du chèque pour une déchirure limitée car patiemment maîtrisée.

Puis, dans la salle d'attente, en se quittant, elle reprend la discussion au sujet de la tension avec l'enseignante. Le mail portant l'écueil autour des qualités « autistiques » ou artistiques de Simon reste fixé dans son esprit. L'agacement de la mère envers l'enseignante cache probablement une profonde inquiétude. Cette préoccupation autour de la créativité de son fils m'amène à reconsidérer avec Sigmund Freud⁴⁶ ce qu'il en est du rapport à la réalité. Ce psychanalyste distingue les capacités individuelles mobilisées entre le névrosé, le psychotique et l'artiste pour composer ses propres repères. Ainsi, le névrosé refoule le désir pour se soumettre à la réalité, le psychotique annule la réalité pour rester dans le désir et l'artiste s'écarte de la réalité pour après-coup en créer une nouvelle. Au regard de la qualité de contact et de la représentation interne aménagée par cet enfant ainsi inscrit dans sa réalité, le trouble du spectre autistique peut être écarté.

⁴⁶ . Freud, S., *L'inquiétant*, Paris, PUF, Oeuvres complètes, 2012, Tome XV, p. 185.

La quatorzième séance débute par l'accueil de Simon accompagné de sa mère en salle d'attente. Tandis que cet enfant engage les premiers pas en direction du cabinet, sa mère exprime depuis le canapé son inconfort. Elle précise râler continuellement ces jours-ci et produire des mots vulgaires dans le quotidien. Simon s'esquive durant cette verbalisation, mais se trouve rappelé au seuil de la porte afin de confirmer à sa mère qu'elle est effectivement à bout de patience. Elle saisit cette interface pour me parler de son fils, pendant que ce dernier se replie de nouveau dans le bureau. Elle m'indique qu'il est « égal à lui-même » mais qu'il a un « événement » à me raconter.

C'est donc chargée de ces éléments que je m'installe en séance avec Simon. Ce dernier débute en disant qu'il ne souhaite pas me dire ce qui s'est passé car ... il avait pensé le faire en dessin ! Le sourire triste accompagnant sa déclaration laisse entrapercevoir une nouvelle dentition récemment appareillée.

Le matériel de dessin étant à sa disposition, le patient débute par un visage avec le crayon noir. Une fois les premiers traits esquissés, l'enfant demande une gomme pour corriger la bouche. Puis, il exprime les cheveux avec la couleur rouge et revient sur les dents pour y déposer des bagues de métal. Il développe ensuite une bulle dans laquelle il rédige un « Ah » suggérant la douleur.

Fièrement, Simon me présente alors son oeuvre en relevant son visage et en exposant sa feuille, mettant ainsi côte à côte sa double présentation. Il interroge à haute voix son choix de couleur pour les cheveux sans m'adresser directement la question : « Mais pourquoi j'ai fait les cheveux rouge ? ». Je la saisis pourtant et lui renvoie l'hypothèse de la souffrance : « Peut-être parce que le rouge peut dire la douleur ? » Il confirme que c'était bien son intention. Il ajoute qu'il a extrêmement mal depuis son rendez-vous de la veille chez l'orthodontiste.

Il prolonge alors son travail, accolant un mini corps à ce visage. Il précise que c'est un bébé et l'installe dans un lit composé d'un matelas gonflable déposé sur l'océan. « Ce bébé a chaud et mal aux dents : c'est moi-même. » Tenant compte de cette fusion des êtres en lui, le nourrisson cohabitant ainsi avec le grand enfant, je lui propose cette idée : « Un bébé a-t-il des dents ? ».

Simon continue son exercice de figuration et saisit alors une seconde couleur : le bleu. Il suggère l'océan en entourant le motif puis il prend le jaune pour placer un soleil lumineux dans l'angle droit. Il accentue cet élément en traçant des rayons, alternant entre l'orange et le rouge. Il reprend cette ambiance pour créer des motifs sur la couette et vient superposer un violet pour distinguer le matelas. Simon termine son tableau en dessinant dans le lointain une petite île.

Nous rangeons ensemble son travail dans sa pochette.

Lors du règlement, sa mère s'installe au bureau et annonce en regardant son fils : « Il souffre hein ? » D'une question exprimée avec le sourire, je perçois davantage le sarcasme dans cette remarque. Elle précise en m'observant que son fils a perdu le tube de gel apaisant que lui a remis l'orthodontiste la veille pour le soulager. Elle s'en désespère parce qu'au-delà du soin, il s'agit d'argent. Elle ajoute qu'elle parle essentiellement de finances ces temps-ci et associe avec l'envie d'en savoir davantage sur « le suivi psychologique » de son fils.

Je regarde Simon et, avec son accord, je propose un rendez-vous de synthèse. Sa mère souhaite l'organiser « au plus tôt car je me débarrasse de mes enfants dans dix jours. » Elle précise qu'en ce moment, elle souhaite « closer » les espaces de soins de son fils. Je comprends de ce mot anglais et du mime qui l'accompagne quand elle le prononce, qu'elle ferme une parenthèse avant les vacances d'été.

La recherche d'un horaire pour la date de synthèse est l'occasion pour la mère de Simon de présenter deux plaintes. Elle dit qu'elle ira boire un café avec son fils avant le rendez-vous dans une brasserie du quartier où « les prix ont encore augmenté et deviennent exorbitants ». Elle signale également que toutes les rues sont aujourd'hui en sens-interdit et exige une explication justifiant ce changement. La ville réaménage effectivement la circulation pour faciliter les déplacements à vélos et dédie certaines routes à cet effet.

L'échange se termine par l'oubli du paiement. La mère de Simon a rempli le chèque à l'avance et pense que cet acte équivaut au règlement comme si « y penser serait déjà le faire, mais effectivement, je ne veux pas vous payer. »

L'organisation de la synthèse occasionne un travail de métabolisation des éléments psychiques récoltés durant cette phase qui nous semblait préliminaire à la thérapie éventuellement analytique. Il me semble dorénavant que ce cycle préalable ne peut se dissocier d'une mise au travail déjà thérapeutique. Ce temps de la connaissance du patient et de ses parents s'inscrit dans la définition même du mot : il s'agit d'un travail réunion.

Comme le précise Alain Rey⁴⁷ « *sunthesis* » dérive de *suntithenai*, verbe composé de *sun-*avec et de *tithenai*-poser. L'objectif de ce moment vise donc à intégrer « en un tout » ma compréhension de Simon puis à adresser ce que je pense de la suite à donner à ces soins.

L'assemblage des fragments de séances donne lieu à une composition singulière, emprunte de l'improvisation des interprétations et chargée de l'illusion du cadre confirmant la capacité à penser ce qui se vit. Au-delà de théoriser sur le dispositif avec retard ou de métaboliser le processus avec distance, il s'agit de penser le cas pour lui-même d'où s'exprime quelque chose de nouveau. De cette recherche surgit l'effet de l'écoute : entendre le sujet dans son absolue singularité. Comme l'écrit Théodore Reik⁴⁸, « l'essentiel du processus analytique est déterminé par le choc et les longues répercussions qu'apporte la prise de connaissance des processus refoulés. »

La psychanalyse mobilise cet effort de comprendre et de recueillir ce qui du passé fait sens et redonne vie, au-delà d'un savoir intellectuel. La parole, dans sa vérité inattendue, s'inscrit dans la profondeur d'une mémoire délivrée du temps. Son écoute, depuis la psyché d'un enfant au patrimoine de souvenirs infantiles en cours d'acquisition, invite l'analyste à un apprentissage d'une technique adaptée à sa progressive structuration inconsciente.

Finalement, à la relecture des consultations vécues au cabinet, se confirme la valeur des entretiens téléphoniques. Le temps du lien ouvre sur le temps de l'analyse, la connaissance première débouchant sur la compréhension à venir.

⁴⁷ . Rey, A., *l'Origine et l'Histoire des mots racontées par Alain Rey : Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016, p. 2369.

⁴⁸ . Reik, T., *Le psychologue surpris*, Denoël, Paris, 2001, p.87.

Cette vignette clinique incite à reconsidérer la question du transfert en période de confinement au moment d'une rencontre en cours d'établissement. Est-il possible de s'inscrire dans une relation au sein de laquelle se rejoueraient les attachements lorsque les premières connexions s'établissent par téléphone ?

Le matériel psychique confié durant cette phase donne pourtant à percevoir des mouvements inconscients propices au travail sur l'objet en vue de la thérapie, la figure du zombie catalisant les différentes peurs de Simon. Mais il s'agit d'abord d'en repérer l'indication et d'en discuter les orientations, de constituer une boussole pour évoluer dans la géographie de l'inconnu. En effet, les nombreuses ramifications que contient la figure du zombie exige un travail d'exploration strate par strate.

Du côté parental, je note qu'il s'agit d'abord de faire une place à la mère de Simon, en la rassurant quant à ses peurs diagnostiques située dans le registre de l'autisme, en la valorisant quant à sa capacité à composer avec les tensions fraternelles et en verbalisant sa lucidité quant au besoin des soins psychique de son fils. Je souhaite aborder la question du financement à la quinzaine, ne répondant pas tant à la nécessité de Simon qu'à un financement amputant potentiellement les séances relevant du père.

Du côté paternel, j'aspire à composer avec la phobie psychique de cet homme et à l'inviter à une synthèse sur son temps d'accueil de son fils.

Concernant Simon, je constate que la dynamique à trois reste difficile : avec ses deux parents ou avec sa soeur et sa copine, la triangulation oedipienne reste intrigante. Son assise identitaire semble amputée d'un appui concret (les moignons du dessin laissant le personnage en lévitation). L'accès à l'imaginaire reste tremblant, à l'image du contraste entre les deux premiers dessins, l'un représentant au trait effacé son fantasme et l'autre reproduisant le logo de la boîte de crayons de couleur avec un trait appuyé. Par le thème de ses dessins, je souhaite discuter avec lui l'idée de l'inquiétude. Cette expérience de l'événement surgissant de l'inconscient de Simon défait ma volonté d'inscrire un processus thérapeutique durant une phase de rencontre.

J'éprouve ce passage après l'étape de la synthèse. Ici, vouloir court-circuiter les étapes c'est aussi être saisie par la temporalité du patient. Ce serait « vouloir⁴⁹ » donc « c'est vouloir ce qu'on ne peut pas ». Ce que nous ne pouvons pas, c'est « l'impossible qui déborde notre capacité »⁵⁰, notre pouvoir de comprendre avant de connaître. Ce que nous voulons ou pouvons vouloir est à la mesure de notre décision, celle de peser nos mots durant la synthèse.

Il existe une différence entre la manière que l'analyste a de concevoir les choses dans son for intérieur, la manière qu'il a de se les formuler à lui-même, et le temps technique proprement dit où il traduit pour l'enfant juste ce qu'il faut, au moment où il faut et dans la juste formulation. Mais son impact échappe tel un événement en tant que ce qui arrive n'était pas prédit. Quelque chose se dit à travers cet énoncé et se dit de l'événement.

Mais quand l'analyste prend la parole, c'est pour dire « je » et renvoyer à son identité d'analyste. Les identités de l'analysant et de l'analyste sont précisées et reconnues avant que n'intervienne une interprétation. L'idée centrale est de maintenir la différence entre le monde interne et le monde externe de l'enfant, donc de maintenir la différence dans nos formulations entre l'objet interne et l'objet de transfert, et la réalité de la personne de l'analyste.

Dans le cadre de la synthèse, je parle depuis cette différenciation en cours d'aménagement par l'établissement de la rencontre. J'évoque donc ce qui se pense depuis ma réalité. L'instauration des identifications se déploiera dans le travail à venir, par l'établissement du transfert, et conduira aux formulations sur les objets constituant le monde interne de Simon.

Ce temps de la synthèse scelle-t-il l'ouverture vers celui de l'analyse dans sa dimension thérapeutique ? L'installation d'un lien thérapeute-patient mettant en relation des éléments psychiques ne traduit-elle pas déjà l'engagement dans les soins de cet enfant auprès d'une analyste ?

Le déroulement de la synthèse concernant Simon offre deux phases de discussion : d'abord lui avec l'analyste et sa mère nous rejoindra ensuite.

⁴⁹ . Derrida, J., Soussana, G., Nouss, A., *Dire l'événement est-ce possible ?*, Paris, Harmattan, 2001, p. 102.

⁵⁰ . *Idem*, p. 101.

Le premier moment avec Simon lui permet de dire qu'il souhaite revenir après ses vacances car il aura des choses à dire : c'est en se séparant que les retrouvailles deviennent possibles. Je parle de l'atmosphère de ses dessins, interrogeant son intention d'inquiéter et notant la densité de son investissement durant ces authentiques rencontres. Simon souhaite une séance depuis son séjour chez son père et je tente d'organiser la synthèse avec son géniteur durant ce rendez-vous de l'été. Mais, à ce jour de la rédaction du mémoire, le message adressé reste sans réponse.

Le second temps avec Simon et sa mère amène à présenter la nécessité d'engager une psychothérapie à une fréquence hebdomadaire. Constatant l'attitude de son fils, repérant l'intensité de son implication, accédant à ses dessins sous les commentaires de Simon, la mère de cet enfant annonce sa mobilisation à venir afin de garantir la faisabilité de ce soin. La fin du cycle en psychomotricité apporte une souplesse de temps et d'argent. Il est alors discuté l'hypothèse d'une colère contre le financement manquant du père, la mère reconnaissant sa révolte dans le paiement sur cet écueil : « Je ne veux pas payer pour son père mais je ferai ce qu'il faut pour mon fils. »

L'accès aux dessins installe Simon dans la complicité, circulant entre l'explication donnée à sa mère et l'approbation attendue de ma part. Les thèmes s'inscrivent dans un univers qui leur est familier, extrait des bandes dessinées pour Simon et des films pour sa mère. Cette séquence de réunion familiale produit un apaisement collectif : Simon heureux d'être reconnu par sa mère, elle-même apaisée de vivre un moment de rassurante complicité avec son fils.

Ensuite, la programmation de la première séance en psychothérapie conduit à saisir l'agenda et à se projeter dans la perspective de la rentrée. La mère aborde alors l'école et décrit la tension avec l'enseignante, susceptible de recevoir Simon en classe encore l'année prochaine. J'offre la possibilité de rentrer en contact avec le corps enseignant. L'écartement d'un trouble du spectre autistique conduit la mère à aborder la réalité de son propre handicap auditif. Simon donne un écho : « Je sais que je suis pas autiste. Enfin, je pense ... »

Cette parole témoignant de l'exploration identitaire en cours d'analyse.

CONCLUSION

L'expérience de la rencontre psychique en période de confinement me place hors repère. L'épineuse considération de la poursuite des soins sous une nouvelle forme m'engage dans une créativité finalement participative du processus analytique. Penser le cadre est nécessaire mais pas suffisant, l'intérêt du dispositif résidant aussi, et surtout, dans sa capacité à capter ce qui s'en extrait.

Initialement perçu du côté du confinement, l'inattendu de cet événement social impacte l'espace du soin psychique. L'adaptation des moyens propres à la psychanalyse d'enfant dans ce contexte interroge mon intention thérapeutique. Premièrement pensé dans la modulation du cadre, l'inattendu surgit finalement de l'inconscient du sujet auquel j'accède par la construction d'interprétations. L'événement ne se situe donc pas sur un plan extérieur au sujet mais bien sur la scène de son intime. Finalement, l'inattendu n'est pas celui auquel je me préparais et l'événement n'est plus celui que je percevais.

L'évolution de ma rencontre avec le patient installe le processus analytique dans l'inter-subjectivité, entre neutralité de l'analyste et sincérité de l'analysant. Ensemble engagés dans la méthode analytique, les transformations internes s'amorcent par des prises de conscience et retentissent sur le fonctionnement psychique par le remaniement des identifications.

Un premier chapitre abordait l'ancrage à partir duquel j'évolue lors de l'instauration du confinement, ce phénomène relevant de l'inattendu. Un second chapitre explorait le travail de création analytique mobilisé dans cette période inédite, entre doutes et ajustement du dispositif, l'inattendu surgissant sur un plan relationnel. Un troisième chapitre prolongeait cette analyse en considérant les effets manifestés en dehors du cadre, l'inattendu émanant de l'inconscient.

De la conservation du lien à la conversation par la relation, nous nous engageons ensemble, analyste et analysant, dans la consultation devenant analytique. Cette inextricable imbrication entre le cadre au sein duquel se vit le véritablement déconcertant du dispositif et la psyché d'où surgit la vérité déconcertante du sujet semble faire de la psychanalyse un laboratoire de l'inattendu : dans cet espace, le savoir appris devient un savoir vécu.



deyoloreaux

BIBLIOGRAPHIE

- Aristote., *Éthique à Nicomaque*, trad. Bordéüs, R., Paris, Flammarion, 2004.
- Athanassiou-Popesco, C., *La technique en psychanalyse d'enfant*, Paris, Edition Popesco, 2009.
- Bergson, H., *Le rire, essai sur la signification du comique*, Paris, PUF, 2016.
- Chamoun, M., « Un divan sous les bombes ou la guerre dans la cure », in *Revue française de psychanalyse*, n°3, 1987, p. 43-54.
- Chervet, B. et Porte, J.-M., *L'éthique du psychanalyste*, Paris, PUF, Monographies et débats de psychanalyse, 2011.
- Clair, J., *Freud, du regard à l'écoute*, Paris, Gallimard, 2018.
- Derrida, J., Soussana, G., Nouss, A., *Dire l'événement est-ce possible ?*, Paris, Harmattan, 2001.
- Derrida, J., *Marges de la philosophie*, Paris, Editions de Minuit, 1972.
- Freud, S., *Le trait d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, PUF, Oeuvres complètes, 2012, Tome VII.
- Freud, S., *L'inquiétant*, Paris, PUF, Oeuvres complètes, 2012, Tome XV.
- Laplanche, J. & Pontalis, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2009.
- Lepoutre, T., « Analyse attendue, analyse inattendue », in *Cliniques méditerranéennes*, n°93, 2016, p. 175-187.
- Pelluchon, C., *Ethique de la considération*, Paris, Editions du Seuil, L'ordre philosophique, 2018.
- Perron, R., *Une psychanalyse pourquoi ?*, Paris, Dunod, 2000.
- Reik, T., *Le psychologue surpris*, Denoël, Paris, 2001.
- Rey, A., *L'Origine et l'Histoire des mots racontées par Alain Rey : Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016.
- Russ, J., *Dictionnaire de philosophie*, Domont, Armand Colin, 2018.

Sous la direction de
Roger Perron

PSYCHANALYSTES QUI ÊTES VOUS



InterEditions

ANNEXES

Annexe 1 : Lettre à Mr Jean-Pierre Desclozeaux

Objet : aMUSEment psychanalytique

Cher Mr Jean-Pierre Desclozeaux,

Suite à notre échange téléphonique, je vous adresse cette lettre présentant l'objet de mon mémoire, ce travail universitaire étant à l'origine de mon premier appel à votre intention, puis de votre dernière création dessinée.

L'objet de mon étude philosophique concerne l'éthique du dispositif psychanalytique créé de toute pièce par téléphone durant le temps du confinement. Cette proposition de soin fut expérimentée avec un jeune enfant âgé de neuf ans, renommé Simon pour les circonstances, et rencontré une seule fois au cabinet, accompagné de sa mère, la veille de cet isolement sanitaire.

Durant cette inédite période de travail ainsi réorganisé à distance, je me suis posé la question de la pertinence de ce cadre psychothérapeutique alors réaménagé en l'absence physique du patient. Cherchant continuellement la juste mesure entre l'illusion de ce soutien téléphonique et l'improvisation de son cadre technologique, entre l'innovation dans ce dispositif exempt de jeux et la réinvention de la puissance de l'écoute exercée en dehors du regard, j'interroge la nature de ce bricolage thérapeutique maintenant un lien en dehors de la relation.

L'étonnante appropriation de cet espace de soutien par Simon confirme l'intérêt de cette proposition de soins mais la clinique qui s'y développe durant les entretiens laisse en suspens la valeur du processus analytique. En effet, au regard de la dynamique propre à la psychanalyse, et des modalités d'exploration de l'inconscient (divan pour les adultes et dessin pour les enfants), il me semble que ce temps de la thérapie a permis le maintien du lien de connaissance mais pas le développement d'une relation de compréhension thérapeutique. Je note que Simon investit dès le premier contact téléphonique cette situation d'écoute, dépose ses cauchemars puis confie ses difficultés familiales, ces éléments suscitant de l'inquiétude de ma part, perception majorée par l'éloignement. Finalement, le déconfinement puis la reprise des consultations au cabinet installent la relation thérapeutique sur ce lien ainsi développé pendant les séances téléphoniques.

LE NOUVEL observate

LES FRANÇAIS ET LA PSYCHANALYSE



DOSSIER

LE JOUR OÙ LA GAUCHE FRANÇAISE SE DÉCHIRA
Le témoignage d'un délégué au "Congrès de Tours."

N° 807 - DU 28 AVRIL AU 4 MAI 1980 - ÉDITION INTERNATIONALE 6,90 F - 95 FB - 4 FS - CAN 6,25 - 175 PTAS - 206 LIR. - ARG 96 CFA - SÉNÉGAL 69 CFA - MAROC 18 DH - TUNISIE 1 DTU - ANTILLES 11 F.

N° 807 - DU 28 AVRIL AU 4 MAI 1980 - 7 FRANCS TTC (TVA 2,10 %)

La curieuse impression de se rencontrer une seconde nouvelle fois soutient la mise en relation des sujets discutés durant le confinement. Cette phase du traitement durant le déconfinement confirme l'installation du transfert et assure le déploiement de la transformation de la souffrance de cet enfant.

Tout au long de ce mémoire, la force de l'événement tel que le définit Jacques Derrida, me traverse. Ainsi, je compose un cadre psychothérapeutique à partir du surgissement d'un fait, le confinement, qui me prend sans que je ne puisse le saisir. Dans un premier temps, je pense que c'est le phénomène du confinement qui brouille l'instauration du processus thérapeutique. Mais, au fil de l'analyse, je perçois que c'est la manière dont Simon se saisit de cette proposition qui suscite mon étonnement. Finalement, l'événement ne réside pas dans le fait social du confinement mais dans l'appropriation singulière avec laquelle Simon chemine durant sa psychothérapie, la surprise étant continuellement au rendez-vous chez cet enfant aussi malicieux que tendre.

C'est dans ce mouvement que je développe un sommaire consacrant une première partie à l'inattendu dans la clinique, considérant que cet inattendu provient de l'extérieur du sujet (ici, le confinement exigé politiquement au nom d'une crise sanitaire) pour terminer par une troisième partie explorant la clinique de l'inattendu, estimant que l'inattendu surgit de la façon avec laquelle chaque être humain l'accueille singulièrement depuis son réservoir inconscient (ici, le confinement n'étant que le prétexte à engager une quête de sens propre à chacun et inconnue de soi). Ce déplacement d'un inattendu extérieur au sujet vers l'inattendu de sa psyché amène à étudier, dans le second chapitre intermédiaire, l'éthique de la créativité. Ce passage de l'externalité à l'internalité repose sur cette activité délicatement complexe qui assure également le réinvestissement dans le réel. Il semble que c'est par la capacité à réaliser un continuel réaménagement de son espace intime que continue de s'imaginer la vie et que l'existence prend sens.

J'en profite donc pour vous dire combien j'apprécie de partager l'inattendu de nos discussions, initialement situé du côté de la découverte de vos dessins et finalement recentré sur la découverte de votre personnalité.

Vous remerciant pour ces authentiques partages. Chaleureusement. Claire

Annexe 6 : EPIGRAPHE

« De tout il resta trois choses :
la certitude que tout était en train de commencer,
la certitude qu'il fallait continuer,
la certitude que cela serait interrompu avant que d'être terminé.

Faire de l'interruption un nouveau chemin,
faire de la chute un pas de danse,
du rêve un pont,
de la recherche une rencontre. »

Fernando PESSOA,
Le livre de l'intranquilité (1982),
Par Françoise Laye,
Éditions intégrale chez Christian Bourgeois, 2011, p. ?.

Annexe 7 : PRÉAMBULE

Le choix de cette citation se confirme pendant la rédaction de cette recherche. En effet, l'intranquillité éprouvée durant cet exercice d'écriture offre une réminiscence à celle endurée durant l'accompagnement d'un enfant confiné. Cet état indique la nature des enjeux explorés au fil de cette thérapie analytique située du côté de l'inquiétant chez un jeune patient absorbé par les zombies.

L'extrait ici sélectionné provoque un balancement entre l'idée de l'évidence, « la certitude » ardemment traquée durant ces mois de psychothérapie proposée spontanément au téléphone, et l'idée de l'évanescence, le « commencer, continuer, interrompre » durement éprouvée durant des moments d'élaborations. L'assurance de ma volonté rencontre la fugacité de ses effets mais il en émerge une constance : l'inattendu apparaît sans prévenir et sous diverses formes, dans le cadre, dans le discours, dans le contre-transfert. Ces éléments essentiels constituent intrinsèquement la clinique.

La seconde partie de cette inscription réduisant « le tout » à « trois choses » saisit ma démarche de compréhension. Le processus s'organise au-delà du cadre construit, dans le matériel psychique découvert à chaque séance. L'actualisation du contenu des représentations de Simon met à jour progressivement différents sens condensés sous la figure du zombie : deuil, loyauté, dépression. La continuité de ce travail interne dépasse l'organisation technique, du téléphone au cabinet.

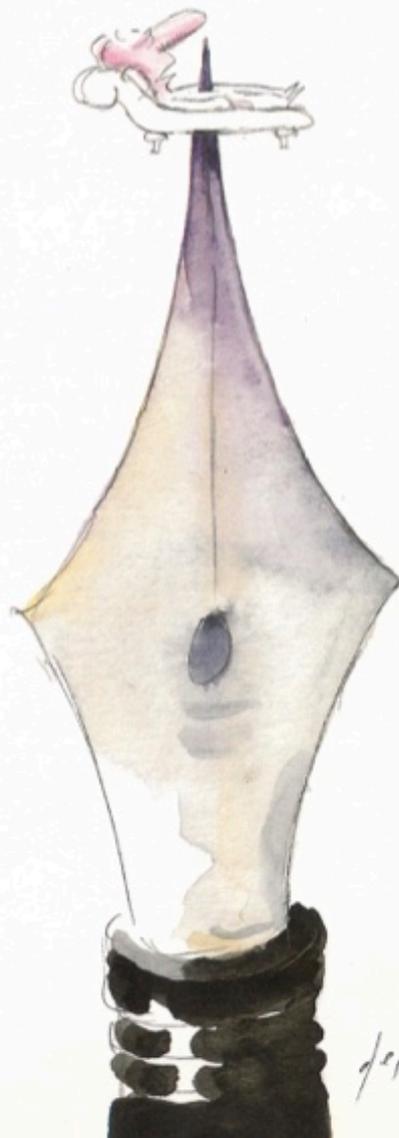
La phrase de Federico Pessoa éclaire mon intention de transformer l'inattendu en pensées : accueillir la situation de discontinuité due au confinement comme une opportunité de créer une nouvelle voie, entendre la parole avec un nouveau regard. Mais comment renverser une angoisse en peur, une chute en pas de danse ? Par le mouvement de l'interprétation inscrit dans la temporalité du sujet ; par la conversion « du rêve un pont » ou la métamorphose de l'inconscient en conscient, le pré-conscient de l'analyste devenant la passerelle ; par la créativité offrant le passage « de la recherche une rencontre », permettant de retrouver un imprévu, de rétablir la connaissance avec un possible, de relier l'affect à la représentation, de transfigurer le lien verbal en relation pansante.

Est-ce possible par téléphone ?

PAMELA TYTELL

La plume sur le divan

PSYCHANALYSE ET LITTÉRATURE EN FRANCE



Aubier

depolo

REMERCIEMENTS

A l'équipe pédagogique du Master mention Philosophie Parcours éthique médicale et hospitalière appliquée :

Mme Corine Pelluchon pour ses textes nourriciers durant le confinement,

Mr Bertrand Quentin pour ses solides tables méthodologiques virtuelles,

Mr David Smadja pour ses précieux cours vocaux,

Mr Eric Fiat pour sa structurante écoute téléphonique.

A Mr Jean-Pierre Desclozeaux, qui demande aujourd'hui à être appelé « Jean-Pierre » en honneur à notre amitié, ou « Desclozeaux-tout-court » en hommage à son identité de dessinateur.

A Mr Wouazin Kaspar qui, au détour d'un brunch étymologique, interrogea la composition du mot « in-a-ttendu » :

d'une tension *-tendu*, sa privation *-a*, elle-même intériorisée / négativée *-in*

concluant donc que l'inattendu correspond à la survenue d'une tension dont la composition se négative car le sens s'efface lorsque son effet émerge.

et « vice versa ».

A mon entourage d'ici et d'ailleurs, si présentement proche.

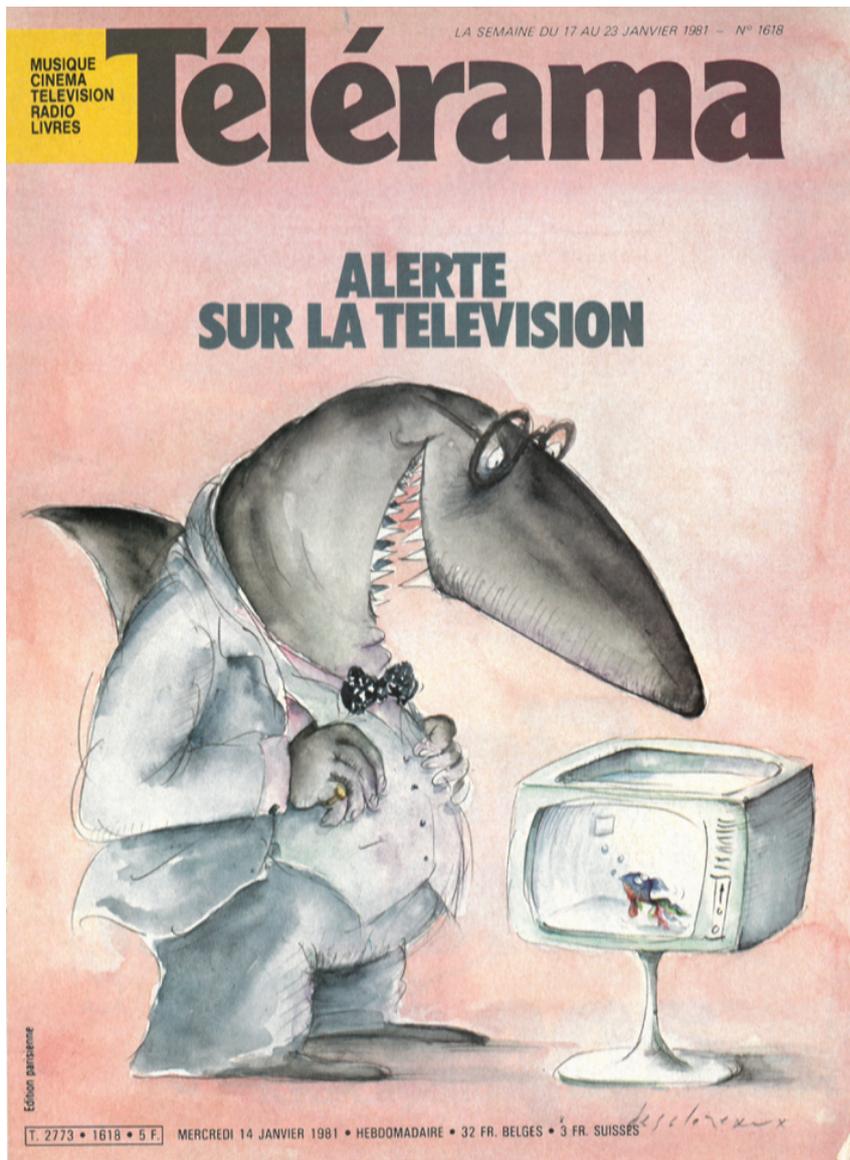
CONSIDÉRATIONS

Au nom de l'éthique des vertus⁵¹,

et par souci du monde,

nous imprimons ce mémoire en recto-verso.

⁵¹ . Pelluchon, C., *Ethique de la considération*, Paris, Editions du Seuil, L'ordre philosophique, 2018, p. 22.





Desclozeaux : Télérama (archive : février 1991)

MOTS CLÉS

Inattendu, Créativité, Psychanalyse d'enfant

RÉSUMÉ

À l'aube d'une demande de soutien psychique dont les orientations thérapeutiques restent indéterminées, nous proposons un accompagnement téléphonique durant le confinement à Simon, garçon de neuf ans. La qualité relationnelle perçue lors de la seule rencontre préalable nous conduit à parier sur les capacités transférentielles de cet enfant.

Cependant, la mise en tension du cadre par le contexte sanitaire, les investissements parentaux, tantôt convoquée sur le registre du conseil par la mère, tantôt attrapée par la violence rapportée du côté du père, nous met à l'épreuve de l'écoute de la parole strictement privé du regard.

Néanmoins, l'étonnante appropriation du dispositif par l'analysant et l'imprévisibilité de ses propos nous permettent d'avancer dans ce qui devient un travail d'analyse, évoluant de l'entretien vers la consultation, passant progressivement d'une discussion téléphonique à une écoute en séance.

L'intranquillité liée aux modalités d'une pratique inédite développée dans le contexte du confinement nous déconcerte. Initialement aveuglée par la perte des outils analytiques classiques chez l'enfant et gênée par la saturation du canal auditif, nous découvrons l'effet de la parole exclusivement mobilisée au début de ce travail psychothérapeutique. Le processus analytique opère au fil des rendez-vous où l'interprétation transforme en représentation ce qui n'existait qu'à l'état inconscient. L'analyse de rêves d'angoisses animés par la figuration du zombie actualise d'abord l'élaboration du deuil d'un ancêtre, puis révèle un conflit de loyauté engagé envers le père et soutien ensuite le rapport à sa propre finitude.

L'inattendu constitue l'essence même de la clinique, en dehors de la survenue de l'inédit du confinement. Son accueil mobilise une prudente créativité afin de se préparer à son apparition fortuite. Cet événement remanie sensiblement un savoir théoriquement appris en un savoir tangiblement vécu depuis la profondeur de l'expérience relationnelle.